

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# L'ENCYCLOPÉDIE CANADIENNE.

TOME I.

MARS, 1842.

No. 1.

## LA LANGUE FRANÇAISE.

IL ne s'agira pas, dans cet article, de la beauté, de l'énergie, de l'abondance de la langue française : quelques unes des langues modernes peuvent être préférables à la nôtre par quelqu'un de ces endroits : on peut dire, par exemple, que l'italienne est plus douce, l'espagnole plus sonore, l'anglaise plus énergique, l'allemande plus abondante. Mais si ceux qui ne parlent pas naturellement le français veulent mettre de côté les préjugés de l'enfance et de l'habitude, ils conviendront que cet idiôme l'emporte sur tous ceux que parlent les peuples de l'Europe, par la réunion d'un plus grand nombre de qualités estimables, surtout par sa clarté et par la régularité de sa marche, si l'on peut ainsi s'exprimer. Mais, comme nous venons de le dire, ce n'est pas du mérite intrinsèque de la langue française que nous voulons entretenir nos lecteurs ; en faire l'éloge sous ce rapport, ce serait peine perdue, ou chose entièrement superflue, pour ceux qui l'ont assez étudiée pour la bien entendre et la bien parler, comme pour ceux qui la tiennent de leurs ancêtres. Nous nous contenterons d'exposer succinctement les faits qui prouvent combien elle est estimée et répandue dans les pays étrangers.

C'est un fait généralement connu que le français est la langue que l'on parle dans presque toutes les cours du continent de l'Europe, et c'est un honneur qui n'est accordé à aucune autre ; car si, chez quelques uns des souverains de l'Italie, l'idiôme du pays est employé dans la conversation, on ne le voit nulle part en usage dans les cours de l'Allemagne et des royaumes du Nord. Si à la cour de St. James, on se sert ordinairement de l'idiôme natal, et non du français, comme à celles de Turin, de Vienne, de Munich, de la Haie, de Berlin, de Petersbourg, &c., du moins il n'est pas un seigneur, et presque pas un gentilhomme anglais qui ne puisse lire et parler ce dernier.

Le français est la langue généralement employée dans les conférences diplomatiques, les négociations et les traités d'alliance ou de paix que font entr'elles les puissances européennes. Le roi des Pays-Bas, choisi pour arbitre entre la Grande-Bretagne et les Etats-Unis d'Amérique, donne sa décision en français, quoique l'anglais soit le langage naturel et national des deux puissances auxquelles il s'adresse.

Si l'empereur ALEXANDRE de Russie harangue la diète de Pologne, à Varsovie, ce n'est pas en polonais ou en russe qu'il le fait, mais en français.

On ne peut être officier (d'un certain grade au moins,) dans le service prussien, sans savoir le français.

Depuis qu'il n'est presque plus d'usage d'écrire en latin, un bon nombre de savans et de littérateurs étrangers ont mieux aimé composer leurs ouvrages en français que dans leur langue maternelle, entr'autres, le grand FREDERIC de Prusse, et dernièrement, M. le baron de Humboldt.

Il se publie en Hollande, en Allemagne, en Pologne, en Russie et ailleurs, un grand nombre de journaux, politiques ou littéraires, en langue française. Il fut un temps où, dans les principales villes de la Hollande, il s'imprimait autant de livres en français qu'en hollandais même. Depuis près de deux siècles, il est sorti des presses de Londres un grand nombre d'ouvrages originaux en langue française : on a réimprimé dans cette capitale, et on y réimprime encore fréquemment, ainsi qu'à Edimbourg et à Dublin, les classiques français, principalement pour l'usage des colléges et des grandes écoles.

En faut-il davantage pour prouver l'excellence de la langue française, ou du moins le cas qu'on en fait en Europe? Il est vrai que des circonstances particulières ont concouru à l'y rendre, pour ainsi dire, universelle. Les réfugiés, vers la fin du règne de LOUIS XIV, ont commencé à porter la langue française hors de leur pays natal : l'émigration, au commencement de la révolution, et ensuite le long séjour des armées de la république et de l'empire dans les différentes contrées de l'Europe, n'ont pas peu contribué à y étendre la connaissance et l'usage de cette langue, et un nombre prodigieux d'Espagnols, d'Italiens, d'Allemands, de Hollandais, de Polonais et d'Anglais, l'ont apprise en France, ou dans les pays limitrophes ; car le français est encore l'idiôme de la Belgique (du moins dans les grandes villes et dans les provinces ou départemens du sud), de la Savoie, d'un tiers de la Suisse, et des îles anglo-normandes de Jersey, Guernesey et Alderney.

La langue française n'est guères moins en honneur dans les Etats-Unis et dans les nouveaux états du continent américain, qu'elle ne l'est en Europe. Dans cette province, elle devrait être sue par tous ceux qui ont des relations avec les habitans d'origine française, surtout avec ceux des campagnes, qui, généralement parlant, n'entendent pas l'anglais ; par les magistrats, les officiers de milice, les gens de loi, les médecins, les marchands, les artisans, les fermiers. Aussi est-il peu d'Anglais, d'Italiens, d'Allemands, établis dans le pays depuis un certain nombre d'années, qui n'entendent et ne parlent le français. Cette langue, apprise d'abord par nécessité plutôt que par goût, est ensuite devenue pour plusieurs d'entr'eux une source d'agrément.

Si, par curiosité, l'on nous demandait quel peut bien être le nombre des individus qui parlent naturellement la langue française

en Amérique, nous croirions pouvoir répondre d'une manière assez exacte. Il y a un peu plus de quinze ans, un journaliste américain, qui ne donnait à l'Amérique que trente millions d'habitans, prétendait que la langue française n'y était parlée que par environ douze cent mille individus. C'était, suivant nous, se tromper lourdement en moins, rester beaucoup au-dessous du nombre véritable, même à cette époque. Nous croyons que présentement la population des deux Amériques et des îles qui y appartiennent, ne s'éloigne pas de quarante-cinq millions, et que le nombre des Américains de langue française est d'environ deux millions, ainsi répartis :

Dans l'île et république d'Haïti, environ,	. . .	900,000
Dans le Bas-Canada, ou Canada Oriental,	. . .	600,000
Dans la Guiane et les îles françaises de la		
Martinique, la Guadeloupe, &c.,	. . .	300,000
Dans l'état de Louisiane,	. . .	100,000
Dans les autres états et territoires formés		
de la ci-devant Louisiane, les autres		
provinces britanniques et les territoires		
du Nord-Ouest,	. . .	100,000
		<hr/>
Total,	. . .	2,000,000

Dans ce nombre total de deux millions d'individus ne sont pas compris les Français, Belges, Suisses français, Savoyards et Piémontais occidentaux qui résident dans les Etats-Unis et dans les ci-devant colonies espagnoles ou portugaises. Nous remarquerons aussi que par rapport à la Guiane et aux Antilles françaises, nous pouvons avoir posé un nombre moindre que le véritable.

---

## ANTIQUITÉS AMÉRICAINES.

DEPUIS le bord méridional du lac Erié jusqu'au golfe du Mexique, et le long du Missouri jusqu'aux montagnes rocheuses, on rencontre des vestiges d'ouvrages considérables et réguliers, qui portent l'empreinte d'une antiquité qui remonte à plusieurs siècles, et qui tous semblent annoncer une origine commune. Ces monumens, de formes et de grandeurs différentes, et les divers objets d'antiquités découverts jusqu'à ce jour, consistent : 1o. en fortifications ; 2o. en *tumuli* ou tertres ; 3o. en murailles de terre parallèles ; 4o. en murailles souterraines de terre et de briques, et en objets enfouis à une profondeur considérable ; 5o. en ouvertures pratiquées dans la terre, appelées puits ; 6o. en rochers avec des inscriptions ; 7o. en idoles ; 8o. en coquilles d'autres pays ; 9o. en momies.

L'examen de tous ces objets, et celui de l'état social où se trouvaient les peuples de tout ce vaste espace, lors de la découverte de l'Amérique par COLONB, ne permettent pas de les attribuer aux ancêtres de ses habitans actuels, mais à un peuple inconnu et très différent.

Les restes de plusieurs fortifications sont d'une grande étendue : celles qui se trouvent près de la ville de *Chilicothé* occupent plus de cent acres de superficie ; c'est une muraille en terre de 20 pieds d'épaisseur à sa base, 12 de hauteur, et entourée de tous côtés, excepté de celui de la rivière, d'un fossé ou tranchée large d'environ 20 pieds. Les plus considérables de ces fortifications, situées sur les bords des rivières, sont de forme rectangulaire, et ont plus de 700 pieds de long sur 600 de large. D'autres, de formes circulaires, et placées à quelque distance des courans d'eau, ont rarement plus de 150 pieds de diamètre. Dans le district de *Pompey*, dans l'état de New-York, on voit les restes d'une grande ville dont la superficie paraît avoir été de 500 acres : on reconnaît encore ses deux cimetières. Trois vieux forts circulaires, qui s'élèvent à huit milles anglais de distance les uns des autres, forment un triangle qui embrasse l'emplacement de cette ville ancienne. Près de la rivière de *Saint-François*, dans le territoire d'Arkansas, M. SAVAGE a découvert les ruines d'une autre ville fortifiée, d'une grande étendue, et les débris d'une citadelle construite de briques et de ciment. Nous mentionnerons aussi les constructions en pierres trouvées sur les bords du *Noyer-Creek*, petit affluent du Micissipi, dans les environs de la ville de *Louisiana*, dans l'état des Illinois ; elles ressemblent à d'autres fortifications qu'on a découvertes sur les rives du *Buffalo-Creek*, et de la rivière des *Osages*, et diffèrent beaucoup des anciennes villes, des fortifications et des tertres si nombreux dans les limites que nous avons indiquées. L'ancienne fortification découverte par le capitaine CAVER, près du lac *Pepin* et du Micissipi, dans le pays que M. TANNER nomme le district Huron, a près d'un mille d'étendue : sa forme est circulaire, et la surface qu'embrassent ses remparts pourrait contenir 5000 hommes. Quoique ces ouvrages, dit ce voyageur, aient été déformés par le temps, on en distingue néanmoins les angles, qui paraissent avoir été construits suivant les règles de l'art militaire, et avec autant de régularité que si VAUBAN lui-même en eût tracé le plan.

Les autres fortifications les plus remarquables se trouvent dans l'état de l'Ohio, près de *Newark*, près de *Marietta*, sur la rive orientale du Miami, sur les bords du petit Miami, près de *Pica*, &c. Celles de *Circleville*, dans le même état, ont déjà disparu sous les constructions de la ville moderne. Nous remarquerons avec M. WARDEN, de tous les ouvrages de ce genre, qui se trouvent au nord-ouest de l'Ohio, offrent des parapets plus élevés, des fossés

plus profonds et d'autres indices qui prouvent quelque connaissance de l'art militaire. Des personnes versées dans cet art les considèrent comme de véritables places de guerre. Toutefois, parmi ces ouvrages, il en est qui paraissent n'avoir été élevés ni pour l'attaque ni pour la défense, à en juger par leur étendue, par la stérilité du sol voisin et le manque d'eau des environs. La plate-forme enfoncée, qu'on remarque dans plusieurs de ces ouvrages, était probablement destinée, dit M. BARTRAM, aux mêmes usages qu'aujourd'hui chez les Indiens modernes, c'est-à-dire pour y brûler et y torturer les malheureux captifs condamnés à mort. Cette plate-forme est toujours entourrée d'un ou deux banes, placés l'un au-dessus de l'autre, qui servaient de sièges aux spectateurs de ces horribles scènes, et à ceux des jeux, des danses et des foires qui s'y tenaient. M. de HUMBOLDT ajoute qu'il ne connaît nulle part quelque chose qui ressemble à ces fortifications, soit dans l'Amérique Méridionale, soit dans l'ancien continent. La régularité des formes polygones et circulaires, les petits ouvrages destinés à ouvrir les portes de l'enceinte, sont surtout très remarquables. On ignore si ce sont des enclos de propriété, ou des tours de défense contre des peuples ennemis, ou des campemens retranchés, comme dans l'Asie centrale. L'usage de séparer par des circonvallations les différents quartiers d'une ville, se trouvait également dans l'ancien Tenochtitlan et dans Chimù, ville Péruvienne, située entre Truxillo et les côtes de la mer du Sud.

Les *tumuli*, ou monticules de terre de forme conique, dont on retrouve un nombre prodigieux, diffèrent entr'eux par la hauteur et la largeur. Plusieurs ressemblent à ceux qu'on rencontre en France, en Allemagne, et surtout dans la Scandinavie et dans l'empire russe. Généralement parlant, les *tumuli* américains ont des dimensions plus considérables dans la partie méridionale des Etats-Unis : vers le nord, ils ont de 10 à 12 pieds de diamètre à leur base, et de quatre à cinq de hauteur ; au sud, ils ont une élévation de 80 à 90 pieds, et couvrent une surface de plusieurs arpens. Parmi ceux qu'on a découverts dans les environs de Saint-Louis, dans l'état du Missouri, sur les bords de la Cahokia, on en voit un qui a 2,400 pieds de circonférence à sa base, et 100 pieds d'élévation : ce sont les mêmes dimensions de la pyramide en briques d'ASRUCUS, roi d'Egypte. Nous rappellerons que près de ces *tumuli*, le long de la même rivière, on remarque l'emplacement de deux villes, à 50 milles de distance l'une de l'autre. Depuis quelques années, on a ouvert plusieurs de ces tertres, et on y a trouvé une quantité de squelettes, qui, pour la plupart, ne ressemblent pas à ceux des Indiens d'aujourd'hui. Ceux-ci sont en général grands, minces, et bien faits ; les autres, au contraire, paraissent avoir été petits et trapus. D'autres tombeaux du même genre, ont été visités, il y a quelques années, par M. M. SAY et

PEALE, en remontant le Meramec, affluent du Mississipi : ces deux savans ont fait justice de la fable à laquelle la petite ville bâtie sur ses bords doit le nom de *Lilliput*, parce qu'on prétendait que ces terres ne contenaient que les ossemens d'une race de pygmées.

On a invariablement rencontré, dans tous ces tertres et aux environs, dit M. Warden, des débris de poterie. Ceux qu'on a recueillis vers le nord et sur les rives du lac Érié, sont en général grossiers et mal faits, tandis que les fragmens extraits des tombeaux situés le long de l'Ohio sont bien travaillés et bien polis. Ces monumens, dit M. de Humboldt, que l'on regarde comme des lieux de sépulture de grandes communes, sont le plus souvent placés au confluent des rivières, sur les points les plus favorables au commerce. La base des *tumuli* est ronde ou de forme ovale : ils sont généralement coniques, quelquefois aplatis au sommet, comme pour servir aux sacrifices ou à d'autres cérémonies qui doivent être vues par une grande masse de peuple à la fois. Près de *Paint-Creek* et de Saint-Louis, il y en a de deux à trois étages ; ils rappellent par leur forme les *teocallis* mexicains et les pyramides à gradins de l'Égypte et de l'Asie occidentale. Les *tumuli* sont construits, partie en terre et partie en pierres jetées les unes sur les autres. Outre les différentes espèces de poterie dont on a fait mention, on y a trouvé des haches, des vases et ornemens de cuivre, un peu de fer, une grande masse de peuplé à la fois. (près de *Marietta*) et peut-être de l'or, (près de *Chillicothe*). Les grands *tumuli* de 80 à 150 pieds de haut, continue M. de Humboldt, doivent être considérés tout-à-fait à part. Ils sont le plus souvent isolés ; d'autres fois aussi, ils semblent être du même âge que les fortifications auxquelles on les trouve liés. En général, ce sont des constructions moins caractéristiques que les fortifications, et ils peuvent être dûs à des peuples qui n'ont eu aucune communication entr'eux ; aussi les deux Amériques, le nord de l'Asie et toute l'Europe orientale en sont couverts.

*A continuer.*

## LES PREMIÈRES ANNÉES DE CHRISTOPHE COLOMB.

Nous avons dessein de donner, dans ce premier numéro de *l'Encyclopédie Canadienne*, une Notice Biographique sur Samuel de CHAMPLAIN, fondateur de Québec, et premier gouverneur du Canada ; mais les documens nécessaires ne nous étant pas encore tombés sans la main, nous remplacerons cet article, (que nous espérons pouvoir donner dans notre second numéro,) par la traduction littérale d'une notice publiée dernièrement à Gènes, et

reproduite dans une des revues de Londres, sur les premières années de Christophe Colomb, c'est-à-dire de l'homme célèbre qui a le premier découvert l'Amérique. Cette notice a été écrite d'après des documens, ou mémoires, que Colomb avait lui-même envoyés à Gènes, sa patrie, pour y être préservés.

« Christophe Colomb naquit à Gènes. Un acte (publié par les Académiciens de cette ville,) passé en 1449, prouve que Domenico COLOMBO (père de Christophe,) possédait une maison et une boutique, un puits et un jardin, sur la rue de la porte St. André, (*nella contrada di porta S. Andrea*). L'année de sa naissance, doit avoir été ou 1446, ou 1447. Il était l'aîné des fils, et fut probablement nommé Christophe d'après un Colomb (ou Colombo) de ce nom, qui vivait à Gènes en 1440, comme on l'a observé dans quelques notices manuscrites, qui ont été trouvées parmi les papiers du célèbre sénateur FREDERICI. Le second fils fut nommé Barthélemi, et le troisième Giacomo. Ce dernier fut ensuite appelé Diego en Espagne. Le nom d'une sœur, qui fut mariée à Giacomo BAVARELLO, marchand de fromage, ne nous est pas parvenu. Christophe n'eut d'autre éducation que celle que pouvait lui procurer un pauvre cardeur de laine. Il apprit à lire et à écrire et les premiers élémens de l'arithmétique : il passa les premières années de son enfance dans l'obscurité, occupé à carder de la laine avec son frère Barthélemi. Il se fit marin à l'âge de quatorze ans, et depuis lors la marine et la navigation firent son occupation jusqu'à sa mort. En 1472, il alla à Savone où, deux ans auparavant, son père avait transporté son domicile et sa manufacture de laine. Christophe devint capitaine d'un vaisseau de guerre, au service de René d'ANJOU, comte de Provence et roi de Naples. Vers 1475, Colomb commanda une escadre de navires et galères de Gènes. Il se rendit ensuite à Lisbonne, où son frère Barthélemi, devenu habile cosmographe, s'employait à dresser des cartes marines pour les navigateurs. Colomb ne resta pas longtems oisif, mais partit presque aussitôt pour un voyage pénible et dangereux, dans lequel il alla, en février 1477, jusqu'au 77<sup>ème</sup> degré de latitude boréale, ou comme il s'exprime lui-même, cent lieues au-delà de la Thulé de PTOLOMÉE, alors appelée *Friesland*, et par les modernes, *Iceland* ou Islande. Il entreprit plusieurs autres voyages, particulièrement en Guinée, en Angleterre, et aux îles possédées par l'Espagne et le Portugal dans l'Océan occidental. Il dressait des cartes et faisait des globes, et plus ses connaissances augmentaient, plus sa passion pour les entreprises extraordinaires devenait puissante. L'étendue de l'ancien hémisphère ne répondait pas à l'activité de son génie, et les navigateurs de son temps lui semblaient beaucoup trop timides. Colomb ayant lu les ouvrages des meilleurs géographes, et les relations de voyages laissées par les navigateurs qui l'avaient



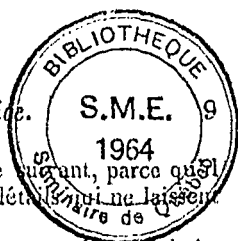
précédé, et sachant combien il y avait de degrés de la Chine au méridien du Groenlande, il n'eut pas de peine à trouver combien il restait de degrés à traverser, et même combien de milles ; car nous voyons par une lettre publiée par MORELLI, qu'il avait calculé le degré à la ligne équinoxiale du soleil à 56 $\frac{2}{3}$  milles (d'Italie). Conséquemment, comme il ne doutait pas que la terre ne fût de forme sphérique, après avoir calculé le nombre de milles du méridien du Groenlande, qu'il connaissait, à la Chine, il ne lui restait plus rien à faire que de s'élançer sur les flots de l'Océan. A l'époque où il proposa d'abord l'entreprise, il fut tourné en ridicule, et regardé comme un insensé, ou comme un homme dont le cerveau était dérangé. Ses premières pensées se tournèrent vers Gènes, sa patrie : c'est ce que nous assure Pierre MARTYR, son ami, auteur d'une histoire de l'Amérique. Il s'y transporta donc, et soumit son plan au sénat ; mais il ne trouva pas la république disposée à accueillir les idées d'un homme qui n'était qu'un "Pilote sans moyens, promettant des royaumes."—Après avoir eu la pensée de s'adresser aux Vénitiens, Colomb se rendit à la cour de France, et de là à celle d'Angleterre ; mais n'ayant reçu ni de l'une ni de l'autre un accueil favorable, il retourna finalement en Portugal. Le roi JEAN, tout en seignant de vouloir considérer attentivement les propositions de Colomb, fit équiper en grande hâte et secrètement une caravelle, à la suggestion d'un certain docteur CALSADILLA, et sous prétexte de l'envoyer avec des vivres et des secours pour quelques uns de ses sujets qui étaient dans les îles du Cap-Vert, il ordonna au pilote de la conduire dans la direction que l'amiral avait proposé de suivre. Dès que Colomb eut été informé de cette tentative, son indignation contre les Portugais fut telle, que prenant avec lui son jeune fils Diego, vers la fin de l'année 1484, il quitta secrètement le Portugal, et se rendit en Espagne."

Telle est, ajoute le journaliste anglais, l'histoire des premières années de ce grand homme. Le reste est connu, bien que le nouveau biographe prouve l'authenticité de plusieurs traits qui, jusqu'ici, avaient été regardés comme douteux.

---

## LES BORDS DU ST.-MAURICE.

C'EST depuis longtemps, un sujet de regret, dans la province, que les terres situées sur les bords de la rivière St.-Maurice, ne soient point établies, du moins jusqu'à une certaine distance au-dessus de la ville des Trois-Rivières ; d'autant plus que ces terres, qu'on avait cru jusqu'à ces dernières années, généralement ingrates et stériles, sont presque partout très susceptibles de culture, comme le prouvent des explorations récentes et des rapports ou témoignages irrécu-



sables. Entre ces rapports, nous choisisons le meilleur, parce qu'il est fondé sur l'expérience, et entre dans des détails qui ne laissent presque rien à désirer.

Le 12 Février 1821, Mr. Angus Brownson, marchand de bois, résidant aux Trois-Rivières, paraît devant un comité de la chambre d'assemblée, et ses réponses aux questions qui lui sont faites, sont en substance, comme ci-dessous.

Ayant été informé, dans le mois d'août 1818, qu'il y avait du pin rouge bon pour la marine de sa majesté, sur les bords de la rivière St. Maurice, il remonta cette rivière l'espace d'environ quarante lieues, y étant autorisé par Messrs. P. PATERSON et C<sup>ie</sup>, qui avaient aussi une licence des commissaires de la marine. Le bois étant tel qu'il le désirait, il se mit à l'exploiter; mais trouvant des difficultés à faire monter des provisions, il fit défricher et labourer assez de terre pour y semer, dans le mois de juin 1819, douze minots d'avoine, deux minots d'orge, deux minots de mil, vingt minots de patates et un demi-acre de navets, qui lui produisirent une récolte aussi abondante qu'il la pouvait espérer, vu l'état de culture de la terre. L'année suivante, il sema des patates, dont il eut aussi une bonne récolte. Ces semences furent faites sur les pointes et les îles de la rivière St. Maurice; les terres, dans la profondeur, étant hautes et inégales, et moins aisées à cultiver que dans ces endroits. Mr. Archibald FAIRFIELD, qui était engagé dans les mêmes affaires et sous la même licence, sema aussi, pendant deux années successives, quarante minots d'avoine et trente minots de patates, qui produisirent également bien. Les semences de Mr. Fairfield étaient, partie à vingt lieues et partie à dix lieues, au-dessous de celles de Mr. Brownson. Il avait semé tant sur les terres élevées que sur les basses, parce qu'elles n'étaient pas aussi inégales que plus haut sur la rivière. Les semences de Mr. Brownson étaient à quarante lieues des Trois-Rivières.

D'après les occasions que Mr. Brownson a eues d'examiner les terres, le long du St. Maurice, il est d'opinion qu'elles sont susceptibles de culture, de chaque côté de la rivière, jusqu'à quinze lieues au-dessus des Forges, (situées à trois lieues au-dessus de la ville). Plus haut le terrain devient inégal et montueux. Au-dessus de ces quinze lieues, il a vu plusieurs endroits susceptibles de culture; mais comme ils sont peu étendus, il ne pourrait pas s'y faire d'établissements considérables.

Dans les quinze (ou dix-huit) premières lieues, le bois consiste en érable, merisier, hêtre, orme, frêne, bouleau, pin rouge et blanc, épinette et sapin. Au-dessus de cette partie de la rivière, le bois consiste principalement en bouleaux et en petits pins rouges, sur la partie la plus inégale et montueuse; mais dans les endroits plus unis, le bois est à peu-près le même que dans les quinze premières lieues. Dans ces quinze lieues, le sol est varié; dans la partie

la plus unie, c'est de la terre grasse, avec une petite couche de terre noire, à peu-près comme dans les *townships* de l'Est. Au-dessus de ces quinze lieues, le sol, dans les espaces cultivables, est à peu-près comme dans la partie d'en bas.

Le cours de la rivière est généralement du Nord au Sud, inclinant un peu vers l'Est, et elle est navigable l'espace de cinq lieues, des Trois-Rivières jusqu'au portage *Gabelle*. Depuis le portage *Gabelle* il y a environ un mille navigable jusqu'au portage aux *Grès*, et de là environ une lieue et demie jusqu'au portage *Chaouinigan*. De là la rivière est navigable pour des bateaux jusqu'aux *Mètres*, une lieue et demie ; des *Mètres* jusqu'au portage de la *Grand' Mère*, environ quatre milles ; de là jusqu'au portage *Petit-Pile*, environ quatre milles ; de là jusqu'au portage *Grand-Pile*, environ une lieue. Depuis ce dernier portage, la rivière St. Maurice est navigable l'espace de vingt-six lieues, jusqu'au portage de la *Tuque*, et elle a un courant modéré, à l'exception de quelques petits rapides.

Le St. Maurice reçoit un nombre de rivières qui peuvent porter des canots. La première, ou la moins éloignée de la ville des Trois-Rivières, est celle qui tombe dans le St. Maurice, au portage *Chaouinigan*. Ensuite vient la rivière *Mickinak*, à environ dix-neuf lieues des Trois-Rivières, sur le côté Est. La suivante est la rivière *Mallouin*, qui va de l'Ouest à l'Est, et se décharge dans le St. Maurice, environ vingt-trois lieues au-dessus des Trois-Rivières. Cette rivière peut avoir le quart de la largeur du St. Maurice, et est d'une longueur considérable. Dix lieues plus haut, on rencontre la *Rivière aux Rats*, où il y a quelques bâtisses qui ont appartenu à la compagnie du Nord-Ouest, mais qui sont maintenant abandonnées. Vient ensuite la *Rivière Croche*, à environ trente-huit lieues des Trois-Rivières et sur la rive de l'Est.

Un nombre d'autres rivières plus petites se déchargent dans le St. Maurice, mais ne sont point navigables. “La rivière St. Maurice, continue Mr. Brownson, abonde en poisson ; nous avons pris dans des seines et à l'hameçon, de l'achigan, des gros et petits brochets, de la truite, du poisson blanc, tel qu'on en prend dans le lac Ontario et qu'on ne trouve point dans le fleuve St. Laurent. Il y a aussi une espèce de poisson appelé *oualassa* (par les sauvages). La plupart de ces poissons, surtout le petit brochet, sont d'une qualité et d'un goût supérieurs. Lorsque les canots arrêtaient le soir, nous n'avions point de peine à prendre le poisson qu'il nous fallait pour notre souper, tandis qu'on déchargeait les canots et que les gens faisaient du feu. Il y avait des chevreuils, des castors, des loutres et des lièvres, et des perdrix en très grande abondance ; tellement que nous n'avions point de peine à en avoir ce qu'il nous en fallait pour vingt hommes.” Mr. Brownson a été dans cette partie du pays de bonne heure, au printemps, et tard en automne, et

il a observé que la gelée n'était pas plus hâtive en automne ni plus tardive au printemps, qu'elle ne l'est aux Trois-Rivières. Il a fait ces observations pendant deux années. Il ne s'est jamais éloigné du St. Maurice de plus de quatre milles dans l'intérieur ; mais d'après l'apparence du pays, des deux côtés de cette rivière, on sent qu'il y a assez de terres fertiles et labourables pour y faire de grands établissemens.




---

P A U L I N ,

OU LES HEUREUX EFFETS DE LA VERTU.

JE suis né au village de Beuvry en Artois ; mes parens étoient pauvres, mais honnêtes ; je n'avois que sept ans lorsque j'eus le malheur de les perdre. Le curé de Beuvry, homme d'une piété éclairée et dont l'âme étoit sensible et généreuse, me recueillit dans son presbytère. Je servais sa messe et faisais ses petites commissions ; je payais dans les travaux du jardinage, qui le délassaient de ses fonctions, autant que la faiblesse de mon âge me le permettait. Ce digne pasteur m'apprit à lire et à écrire, et sans doute il n'eût pas borné là ses tendres soins envers moi, si une mort imprévue ne me l'eût ravi.

J'avois alors onze ans ; j'étais assez grand pour mon âge et doué d'une constitution saine et robuste, qu'un travail modéré fortifiait de jour en jour. Accablé de douleur d'avoir perdu celui qui avoit remplacé les parens que la mort m'avait ravés, je me déterminai à quitter mon village.

Un matin, à l'aube du jour, mon petit paquet sur le dos, et environ quinze francs dans mon gousset, je pris la route de Dunkerque (1), dans la douce espérance d'y pouvoir gagner ma vie. Arrivé dans cette ville, j'inspirai un certain intérêt au maître de l'auberge dans laquelle je descendis. C'étoit un bon homme d'environ soixante ans, qui, par un heureux hasard, se trouva être né dans mon village, et qui prit pour moi cette bienveillance qu'un bon cœur a naturellement pour ses compatriotes.

« Écoute, mon petit Paulin, me dit maître Bertrand (c'est le nom de mon hôte), tu es porteur d'une figure qui annonce de l'honnêteté et de l'intelligence ; tu es pauvre et orphelin ; le travail est la seule ressource qui soit ton partage. Dans ce pays-ci, comme dans tous les pays du monde, on trouve toujours de quoi s'occuper, avec de l'intelligence et de la bonne volonté ; demain

---

(1) Ville de Flandre, avec un port très fréquenté, sur une des plus belles rades de l'Europe, patrie de JEAN-BART, dont la statue fait l'ornement d'une place publique. C'est près de cette ville que TURENNE gagna la bataille des Dunes.

je te conduirai sur le port ; là je t'adresserai à un maître commissionnaire qui t'emploiera ; tu gagneras peu dans les commencemens, mais assez pour pourvoir à tes premiers besoins ; je te logerai gratuitement ; je te nourrirai à peu de frais, si tu es brave garçon."

Je témoignai à maître Bertrand toute la reconnaissance dont mon jeune cœur était pénétré, et ma manière de la lui exprimer toucha ce vieux bon homme jusqu'aux larmes. Sa femme, la meilleure pâte de femme de toute la Flandre, m'encouragea à mériter les bontés de son mari, en m'assurant que de son côté elle aurait soin de me rendre tous les services qui dépendraient d'elle.

J'e me couchai, après avoir fait un souper bien agréable avec mes bons hôtes. J'éprouvais des sensations si douces de l'heureux accueil que je recevais de ces honnêtes gens, que je versai une grande abondance de larmes ; mais c'était des larmes de joie. La nature m'a donné un cœur très sensible et un vif désir de me rendre digne des attentions que l'on a pour moi. Mon sommeil fut doux et tranquille ; je m'éveillai à la pointe du jour, bien déterminé à remplir ma journée par le travail le plus assidu. Le bon homme Bertrand, flatté de ma diligence, me fit déjeuner, et me conduisit ensuite au port : là il me présenta à un maître commissionnaire, en lui recommandant de mettre mon intelligence et mon activité à l'épreuve.

Tout concourait à me rendre le plus heureux des orphelins. Maître Paul, à qui mon hôte me recommandait, témoigna du plaisir à m'employer. "Allons, me dit-il, allons, enfant, tu porteras les petits paquets, et tu suivras Nicolas que voici, qui t'apprendra à bien connaître la ville, et lorsque tu la connaîtras, tu agiras seul.

Mon hôte m'ayant laissé auprès du maître commissionnaire, je suivis Nicolas, grand et fort garçon, d'une humeur assez égale, quoiqu'un peu grossier. Il me fallut très peu de temps pour connaître les maisons des négocians et marchands, ainsi que toutes les hotelleries de la ville.

Extrêmement sobre, laborieux et économe, je me trouvai, au bout d'un an de travail, pourvu d'habits et de linge, et une somme de cent-vingt-six francs dans ma cassette. Mes hôtes s'attachaient de plus en plus à leur petit protégé, et je jouissais de la confiance intime de mon maître commissionnaire.

Tous les instans que je n'employais point au travail étaient consacrés à me perfectionner dans l'écriture et le calcul. J'atteignis ma dix-huitième année, toujours heureux et satisfait. C'est à cette époque que je commençai à sentir s'élever dans mon âme des sensations qui, jusqu'alors, m'avaient été inconnues ; mais je ne tardai pas à les démêler ; mon cœur, naturellement sensible, s'était donné, et l'amour en avait disposé en faveur d'Henriette,

filles de boutique d'une veuve qui tenait un magasin d'épicerie. Cette veuve, qu'on nommait madame Molard, me connaissait, depuis quelques années, comme un commissionnaire intelligent et fidèle; elle s'était aperçue de la passion réciproque qui existait entre Henriette et moi; et comme elle n'entrevoit dans nos sentimens qu'un but légitime, elle nous laissait la faculté de pouvoir nous les exprimer; elle étendit même ses bontés jusqu'à me proposer de remplacer un de ses commis qui sortait de son magasin. J'acceptai sa proposition avec reconnaissance, et au bout d'une année, elle fut si satisfaite de mon zèle, qu'elle me promit de m'unir à Henriette, lorsque j'aurais atteint mes vingt et un ans, en m'assurant que l'oncle d'Henriette ne refuserait pas d'y consentir. Cette promesse m'encouragea tellement, que si j'eusse pu faire au-delà de ce que je faisais, rien ne m'eût paru difficile.

L'oncle d'Henriette était un marin, presque toujours en courses, et qui, n'ayant point d'enfant, aimait sa nièce comme si elle eût été sa fille. Henriette était douce d'une physionomie très agréable, mais peu régulière; sa taille était bien prise, quoique médiocre: elle avait l'œil doux; son caractère était froid; elle poussait l'économie au-delà des justes bornes; son penchant dominant était l'intérêt, et tout service qui eût exigé de sa part le sacrifice d'un écu, ne pouvait avoir prise sur son cœur, eût-on été son plus cher ami. La connaissance que j'avais de son penchant à l'avarice était pour moi la source d'un vil déplaisir. J'essayais vainement de le déraciner: elle m'écoutait sans humeur, à la vérité; mais elle restait incorrigible.

*A continuer.*

---

## DE LA TAILLE DES ARBRES.

La taille des arbres se faisant ordinairement en Canada, à la fin de Mars et dans le cours d'Avril, nous pensons que le morceau suivant, extrait en substance du *Nouveau Parfait Jardinier*, aura son utilité.

“ La taille des arbres fruitiers a pour résultat de leur donner une figure agréable, de les faire fructifier et de les conserver. La taille consiste à retrancher d'un arbre les branches inutiles, celles qui ont porté précédemment une trop grande abondance de fruits, et celles qui semblent destinées à ne rien produire.

“ Quant aux branches à conserver, il convient de les tailler à une longueur proportionnée à la force et à la vigueur de l'arbre, en sorte qu'il faut que chaque branche taillée produise, à son extrémité, d'autres branches pour la figure et pour le fruit.

“ La taille des arbres doit être regardée comme une espèce de remède, surtout à l'égard de ceux qui sont languissans. On taille

un arbre pour le ranimer, lui donner plus de vigueur, le rendre d'une figure agréable, le faire durer plus longtems, enfin le rendre fertile en beaux et bons fruits. Si un arbre n'étoit point taillé, et qu'on lui laissât ses branches superflues, elles épuiseraient infailliblement toute sa force, et il durerait moins. L'usage nous apprend qu'un arbre taillé régulièrement tous les ans produit toujours plus et de plus beaux fruits, et la raison en est sensible ; la sève n'occupant plus ses branches inutiles et retranchées, le fruit profite davantage ; il devient plus beau, parce qu'il est mieux nourri.

“ Avant de commencer à tailler un arbre, on doit toujours en examiner la vigueur, et l'effet de la taille précédente, afin d'en corriger les défauts, et en connaître l'espèce, parce que tous les arbres ne doivent pas être taillés de la même manière : un arbre vigoureux se taille tout autrement qu'un autre qui est faible et languissant ; on ne saurait même lui laisser trop de branches, pourvu qu'elles soient bien placées et bien conduites.

“ Quand un arbre est vigoureux d'un côté, et faible, languissant et mal garni de l'autre, il faut retrancher quelques unes des fortes branches du côté vigoureux, à leur origine, si cette opération ne défigure pas l'arbre. Si, dans certains arbres, la nature semble avoir abandonné les branches par leurs extrémités, et qu'il en soit venu de jeunes dans le bas ou dans le milieu, sur lesquelles on puisse établir une bonne taille à l'ordinaire, l'arbre se rétablit et va son train, s'il a encore force et vigueur.

“ Pour pouvoir tailler convenablement un arbre, il faut connaître la différence du bon bois d'avec le mauvais, et savoir distinguer sur les arbres fruitiers quatre espèces de branches, c.-à-d. : les branches à bois, les branches gourmandes, les branches de faux bois et les branches chiffômes.

“ Les branches à bois sont celles qui servent à donner la forme et la figure à un arbre, tant pour l'espalier que pour le contre-espalier et le buisson : ces branches ont les yeux gros, près les uns des autres ; on les taille avec attention, selon la vigueur de l'arbre, depuis trois jusqu'à six pouces de longueur, s'il le faut. On appelle yeux, en terme de jardinage, des petits neuds pointus qu'on voit tout le long des jeunes branches : ces yeux renforcent les feuilles et les branches qui en doivent sortir au printemps. Si on a égard à ces branches pour la figure qu'on veut donner à un arbre, on doit aussi considérer si celles dont on espère dans la suite sont placées avantageusement : on laisse ces branches plus ou moins longues, suivant que l'arbre le demande ; mais quand elles naissent dans une place qui fait confusion et qui choque la vue, on doit les retrancher près de leur origine, à l'épaisseur d'un écu.

“ Il faut, autant qu'il se peut, éviter les vides, et pour les prévenir, à la taille d'un arbre, soit espalier ou buisson, faire toujours

attention que le dernier des nœuds sur lesquels on taille, regarde le vide, afin de le remplir.

“ La culture et la taille des arbres se faisant dans la vue d’avoir de beaux et bons fruits, on doit savoir que les branches à fruits sont plus courtes et moins grosses que les branches à bois ; qu’elles ont les yeux gros et très près les uns des autres, et qu’il convient de les laisser toutes entières, pourvu qu’elles soient venues dans une bonne situation, en observant de raccourcir l’extrémité de celles qui semblent être trop longues pour porter leurs fruits. Il y a encore des branches de médiocre grosseur, courtes, qu’on appelle branches d’espérance. Il faut agir à leur égard de même qu’aux branches à fruits, puisqu’elles marquent une fécondité future.

“ On voit, sur certains arbres, croître avec force des branches qui forment de longs jets, très droits et gros comme le doigt, ayant toujours l’écorce unie et luisante, depuis le bas jusqu’en haut, les yeux plats et fort éloignés les uns des autres : ces branches se nomment gourmandes ; elles épuiseront, si l’on n’a pas soin de les couper, la meilleure partie de l’arbre, en prenant une trop grande portion de sa sève ; ainsi il faut les retrancher toutes, à moins qu’elles ne soient propres à remplir quelque vide, ou qu’on veuille, par leur moyen, épuiser une partie de la force d’un arbre qui s’emporte avec excès.

“ Les branches de faux bois naissent ordinairement sur les bonnes branches à bois : elles sont plus grosses et plus longues que celles qui sont immédiatement au-dessous ; elles ont les yeux plats et éloignés les uns des autres : il faut les retrancher toutes, à moins qu’elles ne soient placées avantageusement et nécessaires pour remplir aussi quelques vides.

“ Les branches chiffonnées viennent d’assez bonne longueur, mais très menues, fines et délicates ; elles naissent en grand nombre et en confusion ; en sorte qu’elles ne sont propres ni à devenir branches à bois, ni à donner des fruits, ni enfin à produire le moindre avantage : il faut donc les couper toutes sans exception.

“ Si malgré tous les soins mentionnés ci-dessus, il arrive qu’un arbre continue à faire beaucoup de bois sans donner de fruits, il faudra déchausser toutes ses racines, et couper quelques unes des plus fortes et qui fournissent le plus de sève ; mais avant de se donner cette peine, il faut s’assurer que le bois est bon, l’écorce unie, verte et luisante.”

Il n’est peut-être pas hors de propos d’ajouter que l’époque de la taille des arbres est aussi celle où l’on doit examiner les arbres fruitiers, et particulièrement les pommiers, pour en ôter les œufs qu’y ont déposés les chenilles, s’il y en a eu l’année précédente. On sait que ces œufs adhèrent aux menues branches, ou rameaux, en forme de bagues ou d’anneaux de couleur blanchâtre.



## M É L A N G E S.

## L'INVENTEUR DES MACHINES A VAPEUR.

*Lettre de Marion Delorme à Cinq-Mars.*

3 Février, 1641.

MON cher d'EFFIAT, (1) tandis que vous m'oubliez à Narbonne, et que vous vous y livrez aux plaisirs de la cour, et à la joie de contrecarrer M. le Cardinal, moi, suivant le désir que vous m'en avez exprimé, je fais les honneurs de Paris à votre lord anglais, le marquis de WORCESTER (2), et je le promène, ou plutôt il me promène de curiosités en curiosités, choisissant toujours les plus tristes et les plus sérieuses, parlant peu, écoutant avec une extrême attention, et attachant sur ceux qu'il interroge deux grands yeux bleus, qui semblent pénétrer au fond de la pensée. Du reste, il ne se contente jamais des explications qu'on lui donne, et il ne prend guères les choses du côté où on les lui montre : témoin la visite que nous sommes allés faire ensemble à Bicêtre, et où il prétend avoir découvert dans un fou un homme de génie. Si le fou n'était pas furieux, je crois, en vérité, que votre marquis l'eût demandé pour l'emmener à Londres, et écouter ses folies du matin au soir. Comme nous traversons la cour des fous, et que, plus morte que vive, tant j'avais peur, je me serrais contre mon compagnon, un laid visage se montre derrière de gros barreaux, et se met à crier d'une voix toute cassée : "Je ne suis point fou ; j'ai fait une découverte qui doit enrichir le pays qui la mettra à exécution." Et qu'est-ce que sa découverte ? fis-je à ce celui qui nous montrait la maison. Ah ! dit-il, en haussant les épaules, quelque chose de bien simple, et que vous ne devineriez jamais ; c'est l'emploi de la vapeur d'eau bouillante. Je me mis à rire. Cet homme, reprit le gardien, s'appelle Salomon de Caus. Il est venu de Normandie, il y a quatre ans, pour présenter au roi un mémoire sur les effets merveilleux que l'on pouvait obtenir de son invention. A l'entendre, avec de la vapeur, on ferait tourner des maneges, marcher des voitures ; que sais-je, on opérerait mille autres merveilles. Le cardinal renvoya ce fou sans l'écouter. Salomon de Caus, au lieu de se décourager, se mit à suivre partout monseigneur le cardinal, qui, las de le trouver sans cesse sur ses pas, et importuné de ses folies, ordonna de l'enfermer à Bicêtre, où il est depuis trois ans et demi, et où, comme vous avez pu l'entendre vous-même, il crie à chaque étranger qu'il n'est point fou, et qu'il a fait une découverte admirable. Il a même composé à cet égard un livre que

(1) Henri Coiffier de Ruzé d'Effiat, marquis de Cinq-Mars, décapité à Lyon, en 1642. Il était marié secrètement à la célèbre Marion Delorme.

(2) Edward SOMMERSET, marquis de Worcester.

j'ai ici. (1) Milord Worcester, qui était devenu tout rêveur, demanda le livre, et après en avoir lu quelques pages, dit : " Cet homme n'est point un fou, et dans mon pays, au lieu de l'enfermer, on l'aurait comblé de richesses. Menez-moi près de lui ; je veux l'interroger." On l'y conduisit, mais il revint triste et pensif. " Maintenant il est bien fou, dit-il ; le malheur et la captivité ont à jamais altéré sa raison ; vous l'avez rendu fou ; mais quand vous l'avez jetté dans ce cachot, vous y avez jetté le plus grand génie de votre époque." La dessus nous sommes partis, et depuis ce temps, il ne parle que de Salomon de Caus (2). Adieu, mon cher amé et féal Henri ; revenez bien vite, et ne soyez par tant heureux là-bas, qu'il ne vous reste un peu d'amour pour moi.

MARION DELORME.

Il reste donc certain que Salomon de Caus a imaginé le premier d'employer la vapeur d'eau dans une machine hydraulique.

C'est encore un Français nommé PAPIX qui, en 1690, combina le premier, dans une machine à vapeur et à piston, la précipitation de cette vapeur par le froid.

En 1655, un capitaine anglais, nommé SAVERY, forma une association avec NEWCOMEN et COWLEY, l'un vitrier, l'autre forgeron, et ils construisirent des machines à vapeur connues sous la dénomination de *Machines de Newcomen*.

Vient enfin le célèbre WATT, qui amena les machines à vapeur au point de perfection où elles se trouvent aujourd'hui.

#### L'INDEPENDANCE.

Non loin de la maison d'un riche, un bon vieillard jouissait d'une cabane entourée de quelques arpens de terre. Il vivait en paix, sans désirer un superflu inutile. Les regards de l'homme opulent furent choqués de cette cabane située à l'entrée de son parc. Il fit appeler le sage villageois qui l'habitait : " Sais-tu bien, lui dit-il, que ta fortune est faite ?—Et vous, monsieur, savez-vous que la providence, mes deux bras et mon champ ne m'ont jamais laissé manquer de rien ? On est bien riche quand on a le nécessaire, et plus encore quand on sait mettre des bornes à ses désirs . . . J'ai travaillé longtems, bien longtems, aujourd'hui je me repose : mon fils me nourrit, afin que ses enfans le nourrissent, à leur tour.—Tout cela est fort bien, mon bon homme, mais il s'agit de me vendre ta cabane ; je te la paierai tout ce que tu voudras.—Ah ! monsieur, y pensez-vous ? C'est le père de mon grand-père qui l'a rebâtie, et

(1) Le livre de Salomon de Caus est intitulé : *Les Raisons des forces mouvantes, avec diverses machines, tant utiles que plaisantes*. Il a été publié en 1615.

(2) Le marquis de Worcester, regardé par les Anglais comme l'inventeur des machines à vapeur, s'est comparé de la découverte de Salomon de Caus, et l'a consignée dans un livre intitulé : *Century of Inventions*, et publié en 1663.

cela avant qu'il fût question de votre château.—Mon ami, je le veux ; point de réplique !—Point de réplique ! J'y suis né, les miens y sont morts, j'y veux mourir aussi. Monsieur, ne vous fâchez pas : j'ai quatre-vingt-dix années passées ; peut-être que mon fils . . . ; mais non, il a du cœur. Vous le savez, il n'a pas voulu entrer à votre service : sans doute il eût été plus brillant, mais il n'aurait été chez vous que valet, tandis que chez nous il est le maître."

#### LA GROTTÉ D'AJACCIO.

Non loin d'Ajaccio, la ville aux maisons blanches, assise entre deux mers, comme Corinthe, on remarque près du golfe des pierres colossales, à demi cachées par les plantes vigoureuses qui les couvrent et les emourent.

Là, chaque matin, en 1774, un enfant venait étudier les leçons que lui avait donné à apprendre un oncle dont la maison subsiste encore à la droite du rocher. Là, cet enfant oubliait ces leçons pour courir à la chasse d'un papillon, ou pour regarder une abeille qui bourdonnait de fleur en fleur ; puis il reprenait son livre avec regret, et il se mettait à loger dans sa mémoire les élémens de la grammaire française de M. L'HOMOND.

Cette grotte est située au milieu d'un plateau couronné de caetiers, d'amandiers et d'oliviers. On n'y arrive que par une étroite issue. Trois masses de granit d'une énorme grosseur, et qui s'inclinent l'une sur l'autre, forment une espèce d'abri ouvert par devant, et que tapissent au fond de la mousse et du lierre. L'intérieur a trois mètres et demi de profondeur sur deux de hauteur. On trouve autour de la grotte, comme dans sa cavité, des sièges en pierres, et ces sièges sont couverts de noms que l'on est venu y inscrire, ainsi que le font des pèlerins à l'autel de l'objet de leur culte. C'est que l'enfant qui oubliait sa grammaire pour un papillon ou pour une abeille, cet enfant, alors pauvre et inconnu, s'appelaient NAPOLEON BUONAPARTE.

#### L'ÉDUCATION ÉLÉMENTAIRE.

PERSONNE ne peut le contester, chaque homme a reçu de la nature un penchant prédominant qui résulte de son organisation, et qui le porte, d'une manière plus ou moins impérieuse, vers telle ou telle carrière, vers telle ou telle profession.

Mais faute d'un accident, souvent frivole en apparence, qui révèle cette vocation, faute d'un choc étranger, qui fasse jaillir l'étincelle dont cette flamme et sa lumière doivent naître, beaucoup d'hommes restent ignorants de la voie où les appelait leur organisation naturelle, et végètent médiocres derrière la foule, quand ils auraient pu, avec une application convenable de leurs facultés, devenir des hommes supérieurs et se mettre au premier rang.

C'est donc à l'enseignement à multiplier autour des enfans les moyens d'une révélation si importante, et à leur présenter toutes les facilités imaginables pour suivre les penchans qui prédominent en eux ; bien entendu toutefois que les pères de familles et les instituteurs s'appliqueront à discerner ce qui provient du caprice, et non d'une vocation ; bien entendu qu'ils ne satisferont pas à un désir passager de vanité, comme à un besoin insurmontable.

L'éducation générale, depuis longtems beaucoup plus complète en Angleterre qu'en France, repose, en grande partie, sur les idées qui viennent d'être énoncées ; des livres de toute espèce, rédigés avec goût et d'une manière amusante, claire et de conception facile, présentent aux enfans les élémens de toutes les sciences ; non pas de manière à leur apprendre complètement ces sciences, mais de manière à leur en révéler le goût, si la nature en a mis le germe dans leur organisation. Les mathématiques, la géographie, l'histoire naturelle, l'histoire du pays, les arts industriels, le commerce ont chacun leur ouvrage intéressant et merveilleux comme un conte de fée, ou comme *Robinson Crusoe*, le chef-d'œuvre en ce genre.

C'est à de tels ouvrages, rédigés par les écrivains les plus célèbres et le plus haut placés dans la carrière littéraire, que l'Angleterre doit plusieurs grands hommes, qui sont sortis rapidement de l'obscurité de leur naissance, et qui ont jeté beaucoup d'éclat sur leur pays : citons, entre'autres, Jacques COOK et le célèbre WATT.

De tels livres nous manquent dans ce pays, où l'enseignement me paraît être, généralement parlant, trop sévère, ou dénué d'attraits pour le jeune âge. Il serait bien à désirer que nous eussions des livres tout à la fois élémentaires et instructifs, qui sans porter avec eux l'appareil scientifique, enseignent en amusant, et où la leçon se trouve si bien déguisée qu'on la reçoit presque sans le soupçonner.

EVRARD.

Quoique dans le morceau précédent, il paraisse s'agir plutôt d'un accident, d'un choc moral, que d'un choc physique, le trait qui suit nous semble venir à la suite avec assez d'à-propos.

“ Jean MABIZON, célèbre bénédictin, né en Champagne, était un des plus savans hommes du dix-septième siècle. On ne s'en fut jamais douté dans son enfance. Il avait une pesanteur maxillaire qui désespérait ses parens ; et un brouillard épais couvrait son intelligence. Par bonheur, il fit une chute dans un escalier ; sa tête porta contre l'angle d'une marche ; on le trépana. Il sortit de cette opération avec un entendement lumineux, une mémoire étouffante et un zèle extraordinaire pour l'étude. Sa physiognomie se développa ; il devint ensuitout autre qu'il n'était.”

—Mad. de RENNEVILLE.

Tous ceux, dit ARISTOTE, qui ont médité sur l'art de gouverner

les hommes, se sont convaincus que le sort des empires dépend de l'éducation de la jeunesse. Les anciens Perses pensaient exactement comme le philosophe grec.

#### LES PREMIÈRES DENTS.

Nous transcrivons, dit le *New-York Lancel*, du 19 de ce mois, les remarques judicieuses qui suivent, du *Baltimore Guardian of Health*, excellent petit ouvrage périodique, publié sous les auspices de l'Association pour l'avancement de l'art du chirurgien dentiste.

“ L'opinion qu'il est peu important de préserver les dents de la première formation, en autant qu'elles doivent être bientôt détruites par l'opération de la nature, et puis remplacées par celles de la seconde, qui sont plus grandes, plus fortes et plus nombreuses, cette opinion n'est pas seulement erronée, mais contraire à ce qui est nécessaire à la santé, ou au bon état des unes et des autres. Le Dr. HARRIS, traitant de l'importance de la préservation des premières dents, pour le bon état et la durée des secondes, dit : “ Il est très important de soigner les dents de lait, jusqu'à ce qu'elles soient détachées par l'absorption de la matière qui les retient dans les gencives ; car du bon état de ces premières dents dépendent le bon état et la durée de celles qui leur succèdent.” Quand les premières dents sont conservées saines, jusqu'à ce que par la destruction de leurs racines, elles se détachent de la mâchoire, pour faire place à un second ratelier, ces dernières sont généralement bien rangées, d'une texture dure et ferme, et conséquemment moins sujettes à se gâter, que lorsqu'on néglige d'empêcher que les dents de lait ne se carient ; car c'est à cette négligence que doivent être attribuées généralement les affections morbides des dents des enfans en bas âge, dans leurs alvéoles et les gencives environnantes. Les secondes dents sont formées derrière et sous celles de la première dentition, et si ces dernières, ou leurs parties contiguës sont malsaines, la formation des premières en est plus ou moins affectée, selon le degré de détérioration ; et la matière calcaire qui entre dans leur composition s'en trouve diminuée.”

---

#### SUCRE D'ÉRABLE.

L'ÉRABLE est, dans ce pays, l'arbre de la plus grande valeur pour l'habitant de la campagne. La sève de cet arbre lui procure, au printemps, un sucre excellent, douceur devenue, pour ainsi dire, nécessaire à la vie. Dans le mois de Mars, le cultivateur, accompagné d'un ou plusieurs associés, se rend à sa sucrerie, muni de raquettes, de seaux, de chaudières et autres choses nécessaires à la confection du sucre, avec des vivres pour un mois environ de séjour dans les bois. Par les beaux jours de ce mois et du suivant,

(lorsque le vent ne vient pas du nord-est,) la sève coule abondamment par de petites incisions faites au tronc de l'érable, avec une hache ou un ciseau, et dans lesquelles on a introduit de petites gouges ou couloires, qui conduisent l'eau dans les auges placées au pied de l'arbre. Cette eau, recueillie dans des seaux, est portée à la cabane, pour y être versée dans les chaudières, ou les chaudrons, et y bouillir jusqu'à ce qu'elle devienne un sirop épais, qui ensuite est vidé dans des moules de différentes grandeurs pour y durcir.

Dans le Haut-Canada, on confectionne le sucre d'érable sous la forme de cassonade, non pas en suivant le procédé ordinaire de la cristallisation, mais en remuant constamment le sirop, jusqu'à ce que toute la partie liquide soit évaporée : alors le sucre reste en poudre.

Les érables continuent à couler pendant environ cinq à six semaines, donnant chacun d'un à deux gallons d'eau par jour, l'un portant l'autre. Quatre à cinq gallons d'eau d'érable font une livre de sucre ; mais vers la fin de la saison, la sève en vient à ne pouvoir plus être convertie en un sucre parfait, et à avoir un goût particulier : c'est alors que l'on fait ce qu'on appelle du *sucre de sève*. Quand cela arrive, le temps de laisser la sucrerie est venu, et le cultivateur retourne à la maison avec le fruit de son travail. Outre le sucre, tant dur que mou, ou de sève, la dernière eau d'érable donne encore un sirop dont on se sert au lieu de mélasse.

On prétend qu'un peu de farine de blé-d'inde jetée dans l'eau d'érable contribue beaucoup à la clarifier, et que le sucre en devient beaucoup plus blanc. Comme la recette est fort simple, il serait peut-être à propos d'en faire l'expérience : on la donne comme suit :

“ Ajoutez une chopine de farine de blé-d'inde à la quantité d'eau d'érable que vous venez de mettre dans la chaudière pour faire 40 ou 50 livres de sucre, et faites bouillir le tout ensemble.”

Cette recette n'a été découverte qu'accidentellement, et a été longtems tenue secrète, dit-on, par celui qui l'a le premier mise en pratique, et qui par ce moyen a longtems vendu son sucre plus cher que ne le pouvaient faire les autres producteurs de l'endroit.

La couleur du sucre d'érable, comme on le fabrique dans le Bas-Canada, varie du brun très clair au brun très foncé, pour ne pas dire au noir, suivant que le procédé a été meilleur ou plus mauvais, ou selon le degré de raffinement, et peut-être aussi en conséquence de la saison, plus ou moins favorable. Lorsque le sucre nouveau commence à être apporté au marché, ou même dans le temps de l'abondance, le clair, où la cristallisation s'aperçoit davantage, se vend toujours un ou deux sous de plus, la livre, que celui qui est noir, ou mal confectionné. Le sucre de sève se

rompt difficilement, et adhère, d'une manière ténace, aux instrumens dont on se sert pour le couper.

Les Sauvages, comme les Canadiens, font du sucre d'érable, mais en assez petite quantité, et aussitôt qu'il est fait, les femmes l'apportent au marché, en petits pains ronds et plats, du poids de deux ou trois onces. Les enfans surtout sont fort friands de ces petits pains de sucre, qu'ils nomment des *palettes*.

## LES VOYAGES.

Nous nous réunissions tous les soirs, pendant l'hiver que je passai à Londres, au *North-American Coffee-House*, derrière la banque. Là, nous entendions chaque jour, en fumant du tabac du Canada, et en buvant le *punch*, l'*pale* et le *grog*, de longs récits de voyages lointains et d'aventures extraordinaires, des relations de combats, de naufrages, de découvertes. C'était un vrai cours de géographie, un journal de voyages en drame et en action.

Un jour, comme nous étions à parler des mers du Nord, de la troisième expédition du capitaine PARRY, et du danger des navigations polaires, le vieux capitaine WARRENS, qui avait passé la plus grande partie de sa vie à la pêche de la baleine, ôta sa pipe de sa bouche, la posa sur la table, et dit :

“ Je me trouvais, au mois d'août 1775, naviguant vers le 77e degré de latitude nord, lorsqu'un matin, à environ un mille de mon vaisseau, je vis la mer entièrement fermée par les glaces ; on ne découvrait, aussi loin que la vue pouvait porter, que des montagnes et des pics couverts de neiges. Le vent tomba bientôt, et je restai pendant deux jours, dans la continuelle perspective d'être écrasé par cette épouvantable masse, que le moindre vent pouvait pousser sur nous.

“ Nous avions passé le second jour dans les alarmes, lorsque, vers minuit, le vent s'éleva, et aussitôt nous entendîmes l'horrible craquement des glaces, qui se brisaient et se heurtaient, et dont le bruit ressemblait aux éclats du tonnerre. Cette nuit fut terrible pour nous ; mais le matin, la tempête s'étant apaisée peu à peu, nous vîmes la barrière de glace qui était devant nous entièrement rompue, et un large chenal s'étendre, à perte de vue, entre ses deux côtés. Le soleil brillait, et nous naviguions par une légère brise du Nord.

“ Tout à coup, en regardant du côté du chenal, nous vîmes apparaître les mâts d'un vaisseau ; mais ce qui nous étonna plus encore, ce fut l'étrange manière dont ses voiles étaient disposées, et l'aspect démantelé de ses vergues et de ses manœuvres. Il continua à marcher pendant quelque temps ; puis, s'arrêtant sur un bloc de glace, il demeura sans mouvement.

“ Je ne pus alors résister à la curiosité ; je descendis dans ma chaloupe, avec quelques uns de mes matelots, et je me dirigeai vers le singulier navire. Nous vîmes, en approchant, qu’il était singulièrement endommagé par les glaces ; pas un homme ne paraissait sur le pont, qui était couvert de neige. Nous hélâmes, et personne ne répondit. Avant de monter à bord, je regardai par un sabord, qui était ouvert, et je vis un homme qui était assis devant une table, sur laquelle étaient tous les objets nécessaires pour écrire.

“ Arrivés sur le pont, nous ouvrimus l’écoutille et nous descendîmes dans la cabine, où nous trouvâmes l’écrivain du vaisseau assis, comme nous l’avions vu par le sabord ; mais quel fut notre étonnement, et notre terreur, lorsque nous vîmes que c’était un cadavre, et qu’une mousse verte humide recouvrait ses joues et son front, et voilait ses yeux, qui étaient ouverts ! Il avait une plume à la main et le journal de route devant lui : les dernières lignes qu’il avait écrites étaient celles-ci : “ 11 Novembre, 1742. Il y a maintenant 17 jours que nous sommes renfermés dans les glaces. Le feu s’est éteint hier, et notre capitaine a essayé depuis de le rallumer, mais sans succès ; sa femme est morte ce matin ; il n’y a plus d’espoir.” . . . .

“ Mes matelots s’éloignèrent de ce cadavre, qui semblait vivant. Nous entrâmes alors dans la grande chambre, et le premier objet qui nous frappa, ce fut le corps d’une femme couchée sur un lit, dans l’attitude d’une grande et perplexé attention : on eût dit, à la fraîcheur de ses traits, qu’elle était en vie ; seulement la contraction de ses membres nous annonçait qu’elle était morte.

“ Devant elle, un jeune homme était assis sur le plancher, tenant un briquet d’une main, et une pierre de l’autre, et ayant devant lui plusieurs morceaux d’amadou.

“ Nous passâmes à la chambre de proue, et nous trouvâmes plusieurs matelots couchés dans leurs cadres, et un chien étendu au bas de l’escalier. Ce fut en vain que nous cherchâmes des provisions et du bois à brûler ; nous ne découvrîmes rien. Alors mes matelots commencèrent à dire que c’était un vaisseau enchanté, et ils m’annoncèrent qu’ils ne resteraient pas plus longtems à son bord. Nous partîmes donc, après avoir pris le journal de route du navire, et nous revîmes à notre vaisseau, frappés de terreur, en songeant à ce funeste exemple du danger des navigations polaires, dans un degré de latitude aussi élevé.

“ Lorsque je fus arrivé à Hull, je fis mon rapport à l’amirauté, et d’après les documens que j’avais sur les noms du navire et du capitaine, j’appriis que ce vaisseau avait été perdu depuis treize ans, et que c’était par conséquent depuis cette époque qu’il avait été enfermé dans les glaces !” . . . .

Le capitaine Warrens avait cessé de parler, que nous l’écoutions



encore, tant était profonde et terrible l'impression que son récit avait faite sur nous.

Le vieux TOBY, qui avait cessé de fumer, dit : " J'ai vu mieux que ça, en fait de spectacle intéressant.

" Au mois de novembre, j'étais à bord de la *Fretty*, et nous relâchâmes, en venant des îles Madeleine, à Anticosti. Je me dirigeai vers une hutte, qui s'élevait à quelque distance. Jugez de ma surprise en y entrant !

" L'aire de la hutte était jonchée de squelettes d'hommes, de femmes et d'enfans de différents âges, qui formaient sans doute l'équipage du vaisseau submergé. Un homme mort était encore dans le hamac où il avait expiré ; et sur la place qui indiquait le foyer, était une marmite remplie de chair humaine dans un état complet de putréfaction. Dans une cabane intérieure gisaient plusieurs corps rangés sur une même ligne, comme des os dans une boucherie, et qui prouvaient évidemment qu'on en avait coupé la chair, pour servir d'alimens journaliers à ceux qui survécurent à cette horrible misère. On trouva des accoutremens de femmes et d'enfans, qui annonçaient que ces victimes de la famine et du désespoir étaient d'un rang distingué. On découvrit encore des objets précieux, tels que des montres et une somme d'argent considérable, ainsi que des papiers appartenant aux passagers, et indiquant quel était le vaisseau ; mais rien de certain n'avait transpiré à cet égard, à mon départ pour Québec." . . .

Ce vaisseau était la barque *Granicus*, partie du port de Québec, le 29 octobre 1828, pour Cork, et naufragée sur la côte orientale de l'île d'Anticosti.

R. J.

## LE PRINTEMS.

### HERBE, GAZON, UTILITÉ'.

Un jour d'hiver, fatiguée des plaisirs bruyants de la ville, je m'enfuis au village. Là chaque soir, ma bonne nourrice rassemblait autour de son foyer les jeunes bergères, qui voulaient apprendre à filer le lin, ou à tresser avec l'osier des corbeilles et des formes à mettre les fromages. Souvent, au milieu de ces petites assemblées, on agitaient sans s'en douter les questions les plus intéressantes ;

Non point sur la fortune.

Sur ses jeux, sur la pompe et la grandeur des rois ;

Mais sur ce que les champs, les vergers et les bois

Ont de plus innocent, de plus doux, de plus rare.

Un soir, j'assistai à une de ces veillées : après nous avoir conté une histoire de revenant qui nous avait fait transir, ma nourrice demanda à ses aimables disciples quelle était, à leur avis, la plante la plus utile. Mon père, dit la vive Ernestine, assure que c'est

la vigne, parce que son jus réchauffe en hiver, que ses berceaux rafraichissent en été, que son bois est utile, que les troupeaux se nourrissent de son feuillage, et qu'on peut sculpter ses racines; car le patron de notre village est fait d'une racine de vigne.

Oh! si vous aviez été dans mon pays, réparti avec feu une jeune blonde, vous préféreriez comme moi le pommier; car son fruit, qui est très beau, se conserve frais quand tous les autres ont disparu. D'ailleurs, la pomme ressemble à une fleur; elle nourrit l'homme, elle lui donne une boisson fort agréable, et l'arbre qui la produit prête son ombre au labourer et alimente son foyer. Tous ces biens, le pommier les accorde, sans demander, comme la vigne, de pénibles travaux.

Très bien, dis-je à la jeune fille, mais je crois deviner à votre partialité pour ce bel arbre, à vos yeux bleus, à votre teint délicat, que vous êtes née en Normandie. Pour moi, qui n'ai guère observé nos campagnes, j'ai lu que dans un pays bien loin d'ici, qu'on appelle les Indes, un arbre superbe donne aux hommes un vin fort agréable, des fruits délicieux, un abri impénétrable à la pluie et aux rayons du soleil, et des feuilles dont on fait sans peine une infinité de jolis ouvrages, et dont on pourrait se vêtir: cet arbre, c'est le palmier.

On voit bien, ma chère fille, me dit ma nourrice avec un doux sourire, que tu as étudié dans les livres les bienfaits de Dieu: pour moi, qui les vois dans la nature, je crois que le blé, qui nourrit tant d'hommes, est de toutes les plantes la plus utile: sa paille couvre nos toits; on en fait des nattes et des chapeaux, et les peuples meurent de faim, quand sa récolte vient à manquer. Mais avant de décider si le blé est le plus utile des biens, dites-nous votre pensée, chère Elise, vous qui parmi toutes les fleurs, domîâtes, l'autre jour, le prix à la simple violette. A quelle plante accordez vous le prix d'utilité?

Je ne crois pas, reprit en rougissant la modeste Elise, qu'il y ait des plantes plus utiles que l'herbe des prairies. A toutes celles que vous avez nommées il faut des soins et de la culture, au lieu que l'herbe vient sans travail. Elle donne à l'homme de quoi se reposer; elle croît également par toute la terre; d'ailleurs les petits oiseaux mangent sa graine, les animaux la paissent, et l'homme peut vivre du lait des animaux. Je crois aussi l'herbe la chose la plus utile, parce que j'ai entendu assurer à un sage qui a pris soin de ma jeunesse, que les choses les plus utiles étaient toujours les plus communes; et qui y a-t-il au monde de plus commun que l'herbe des champs?

Nous applaudîmes toutes à ce discours, qui nous pénétra d'estime pour la modeste Elise, et d'admiration pour la providence qui, dans une petite plante, a su cacher de si grands bienfaits.—Mad. de LA TOUR, *Le Langage des Fleurs.*

## SAULE DE BABYLONE. MELANCOLIE.

J'ENTENDS le murmure des vents qui se mêle aux frémissemens de la pluie. Je suis triste, inquiète ; éloignée de tout ce que j'aime, la société me pèse et me fatigue ; mais de toute part la nature me tend les bras ; c'est une tendre amie qui semble s'affliger de ma douleur. Dans le fond des bois, j'entends le rossignol ; il déplore sans doute comme moi l'absence de ce qu'il aime. Isolé sur le bord des eaux, voilà le saule de Babylone ; étranger, il se désole sur nos rivages : ne dirait-on pas qu'il murmure sans cesse :

“ L'absence est le plus grand des maux. ” Cet arbre, hélas ! est une amante infortunée : une main barbare, en l'exilant de sa patrie, l'a séparée pour toujours de l'objet de sa tendresse. Chaque printemps, abusée par une folle espérance, elle couronne de fleurs sa longue chevelure ; elle redemande souvent les caresses de celui qui devrait embellir sa vie ; penchée sur le sein des fontaines, ne dirait-on pas que, séduite par sa propre image, elle cherche le bonheur au fond des eaux. Vaine recherche ! ni le zéphyr, ni les nymphes des fontaines, ne peuvent lui rendre ce qu'elle a perdu, et qu'elle désire toujours.

Où de tous les maux de la vie,  
L'absence est le plus douloureux :  
Voilà pourquoi ces arbres malheureux  
Sont consacrés à la mélancolie.

AIMÉ-MARTIN, *Lettres à Sophie*.

Saule cher et sacré, le deuil est ton partage ;  
Sois l'arbre des regrets et l'asile des pleurs ;  
Tel qu'un fidèle ami, sous ton discret ombrage  
Accueille et voile nos douleurs.

*Idylles* par M. DUROS.

## LES GRANDS CHIRURGIENS DE PARIS.

LES notices suivantes sont extraites d'un ouvrage publié tout récemment à New-York, sous le titre de *Travels in Europe &c. by VALENTINE MOTT, M. D., Professor of Chirurgery, &c.*

Mr. le Dr. Mott est, de l'avèn de tout le monde, un des meilleurs opérateurs des États-Unis ; est-il un écrivain habile et judicieux ? les rédacteurs du journal *The Lancet* le nient ; quant à nos lecteurs, ils voudront bien n'en pas juger par la traduction faite à la hâte, assez littérale peut-être, mais sans doute trop peu *chirurgicale*, que nous leur mettons sous les yeux.

M. ROUX. C'est pour moi un plaisir autant qu'un devoir de faire en passant l'éloge des talens du successeur distingué de DUPUYTREN, (et de BOYER, pourrait-on dire), comme chirurgien, et

de son mérite comme citoyen. M. Roux possède à un haut degré les qualités d'un vrai gentilhomme et d'un chirurgien éminent. La hardiesse et la sûreté de l'exécution sont les traits qui le caractérisent particulièrement comme opérateur. Cette confiance provient des occasions sans nombre qu'il a eues de se perfectionner dans l'exercice de sa profession. Lui ayant vu faire la section latérale de *lithotomie*, et le complimentant sur la manière dont il l'avait faite, il me dit qu'il devait être expert dans cette importante opération, l'avant faite environ *six cents fois*. Quelques jours avant mon départ de Paris, étant venu à mon logis, il voulut que je l'accompagnasse à l'hôpital, afin d'être, pour la dernière fois, témoin de quelques unes de ses opérations. En nous en retournant, comme nous parlions du grand nombre de certaines de ses opérations chirurgicales, il me dit qu'il avait fait celle de l'extraction de la cataracte *six mille fois* !

M. VELPEAU.—Le dernier confrère que je vis à Paris fut M. Velpeau, chirurgien à bon droit célèbre, avec qui j'avais longtems correspondu, et que je sentis avoir connu intimement avant le plaisir que j'eus de le rencontrer sur son propre élément, le magnifique *Hôpital de la Charité*. Nul homme n'aurait traité un frère avec plus de bonté et de cordialité qu'il n'a fait à mon égard. M. Velpeau doit être, non seulement estimé, mais admiré de tout le monde, car né pauvre et longtems privé des moyens de s'instruire, il s'est par ses seuls efforts et par une constante émulation, élevé au rang le plus distingué dans sa profession. M. Velpeau est un opérateur habile, un professeur admirable, un anatomiste clairvoyant et profond, et le chirurgien le plus savant et le plus érudit (*best-read*) que j'aie jamais rencontré. Sans parler de ses leçons, ses ouvrages fournissent d'abondantes preuves de la vérité de mon avancé.

M. CIVIALE.—*L'Hôpital de Necker* ne doit pas être oublié, car c'est là que préside un chirurgien à jamais illustre et sans égal, M. Civiale, l'auteur du plus grand des triomphes de la science et de l'humanité, de cette innovation inappréciable dans le traitement de la maladie de la pierre, l'opération de *lithontrie*. Que de douleurs, que d'angoisses cet homme éminemment habile et recommandable a épargnées à ses semblables ! Quel accord, quelle harmonie entre la douceur de son caractère, l'affabilité de ses manières, et la victoire qu'il a remportée sur un des tourmens les plus cruels et les plus désespérants que les mortels soient condamnés à endurer ! M. Civiale est un des hommes les plus distingués de notre profession, par toutes les qualités qui font l'ornement de notre nature. Il surpasse, par la délicatesse du tact et la dextérité de l'opération, tous les chirurgiens que j'ai connus. Durant mon séjour à Paris, j'ai souvent fait remarquer aux étudiants venus de notre pays, qu'une seule visite faite à M. Civiale les dédommagerait ample-

ment des frais de leur voyage en France, et qu'un jeune homme ne pouvait payer trop cher une de ses leçons ; qu'il y apprendrait, avant toutes choses, quels obstacles en apparence insurmontables peuvent vaincre une résolution persévérante et une habileté consommée dans l'usage des instrumens.

LE BARON LARREY.—A l'âge de près de quatre-vingts ans, ce vétéran de la chirurgie, après avoir survécu à *cent campagnes*, repose sur ses lauriers, dans sa capitale favorite. Y-a-t-il eu, dans les temps anciens ou modernes, un homme qui ait vu la dixième, la centième partie des scènes sanglantes où il s'est trouvé ? Quel chirurgien a jamais été témoin de tueries aussi épouvantables ? Depuis les sables brûlants de l'Égypte jusqu'aux régions glacées de la Russie, et finalement à Waterloo, il s'est toujours trouvé à côté de son chef bien-aimé. Il me dit, en une occasion, car je puis me glorifier d'avoir joui de l'amitié intime de ce grand chirurgien, dont NAPOLEON, dans son testament et ailleurs, parle comme du *meilleur des hommes*, il me dit que pendant vingt années de sa vie, il s'enveloppa du même manteau et coucha sur la même paille que son maître illustre. Je doute fort que depuis AMBROISE PARE', aucun homme ait joui de la confiance et de l'estime de toute l'armée, au même degré que le baron Larrey. C'est ce dont j'ai été moi-même témoin, mainte et mainte fois, dans ses visites au célèbre *Hôtel des Invalides*, dont il était chirurgien en chef. C'était une chose attendrissante et bien agréable en même temps, de voir la vénération presque religieuse avec laquelle ses anciens compagnons d'armes le recevaient et l'accueillaient, lorsqu'il passait d'un lit à l'autre : à son approche, on voyait briller la joie dans les yeux de ces guerriers décrépits : si par hasard il les voyait abattus par les douleurs ou les infirmités, il tâchait de ranimer leurs esprits, en leur parlant de quelque une des victoires mémorables auxquelles ils avaient participé. Je l'ai entendu faire retentir à leurs oreilles les mots magiques de *Lodi, Marengo, Austerlitz* et *Mont-Thabor*, et l'effet en était étonnant et comme électrique. C'était comme le hennissement du cheval de guerre, au son de la trompette. Et cela était-il surprenant, quand ils voyaient dans la personne de Larrey, la forme, la figure, la "prestance imitée" de leur grand capitaine ; et quand ils voyaient et savaient que le *chapeau à trois cornes* que Larrey portait sur sa tête, dans ses visites d'un quartier à l'autre, était le même que Napoléon avait porté, et dont il avait fait présent à Larrey, en disant que c'était parce qu'il semblait lui mieux aller. J'ai appris du baron Larrey lui-même que ce chapeau était un présent de Napoléon, un jour qu'étant avec lui aux Invalides, il l'ôta par badinage de sa tête pour le mettre sur la mienne, en disant que c'était un chapeau que l'empereur avait porté.

Comme une marque de son immense expérience, il me dit qu'il

avait amputé *quatorze bras* à la *jointure de l'épaule*, le lendemain de la bataille de Wagram, et qu'il avait fait plus de *deux cents amputations* après la bataille d'Austerlitz ; tellement que ses mains se trouvèrent fatiguées au point de ne pouvoir plus tenir le couteau.

---

 POÉSIE.

## LA CHANSON DU BON PÂSŒUR.

Bons habitans du village,  
 Prêtez l'oreille un moment ;  
 Ma morale est douce et sage,  
 Et toute de sentiment.  
 Vous saurez bien me comprendre,  
 C'est mon cœur qui parlera ;  
 Quand vous pourrez venez m'entendre,  
 Et le bon Dieu vous bénira.

Aux vignes, dans les vendanges,  
 Aux champs, pendant les moissons,  
 De Dieu chantez les louanges,  
 Il sourit à vos chansons :  
 Quand le plaisir, dans la plaine,  
 Le soir vous appellera,  
 Dansez gaiement sous le vieux chêne,  
 Et le bon Dieu vous bénira.

Un soldat que le froid glace,  
 Le soir vient-il à pas lents,  
 Vous demander une place,  
 Près de vos foyers brûlants ;  
 Sans connaître la bannière  
 Sous laquelle il s'illustra,  
 Vite, ouvrez-lui votre chaumière,  
 Et le bon Dieu vous bénira.

De vos gerbes si nombreuses  
 Pour moi ne détachez rien ;  
 Vos familles sont heureuses,  
 Leur bonheur suffit au mien :

Ménagez votre abondance  
 Pour celui qui pâtura :  
 Payez la dime à l'indigence,  
 Et le bon Dieu vous bénira.

Loin des cendres de sa mère,  
 Chez vous un pauvre exilé  
 Dévorait sa peine amère,  
 Vers lui Dieu l'a rappelé :  
 Qu'importe, si sa prière  
 De la vôtre diffère ;  
 Priez pour lui, c'est votre frère,  
 Et le bon Dieu vous bénira.

#### LA MODESTIE.

Si vos attraits, jeunes beautés,  
 Font l'ornement de la nature,  
 Le cœur veut d'autres qualités  
 Que les charmes de la figure.  
 Propos décents, chaste maintien  
 Divinisent femme jolie ;  
 La beauté-nous paraît si bien  
 Sous un voile de modestie.

L'amour-propre et la vanité  
 Du sot toujours sont le partage ;  
 La modeste simplicité  
 Se cache dans le cœur du sage.  
 Le mérite voit ses beaux jours  
 Troublés par les traits de l'envie ;  
 Il les brave, s'il a toujours  
 Pour bouclier la modestie.

Avant-courrière du printemps,  
 La douce et simple violette  
 Voit le lis en proie aux autans,  
 Zéphir seul connaît sa retraite.  
 Son parfum charme les forêts ;  
 Sa fleur tapisse la prairie,  
 Et ce n'est que par ses bienfaits  
 Qu'elle trahit sa modestie.

## ANECDOTES ET BONS-MOTS.

“ QUAND vous instruisez votre fils dans les lettres, disait quelqu'un au philosophe ARISTIPPE, quel profit croyez-vous qu'il en retire ?— Du moins, répondit le sage, quand il sera assis au théâtre, on ne pourra pas dire de lui que c'est pierre sur pierre.”

MARC-AURELE pleurait amèrement la mort de l'esclave qui l'avait élevé durant son enfance ; les courtisans, espèce d'hommes pour l'ordinaire impitoyables, raillaient ce prince de sa trop grande sensibilité. “ Permettez du moins, leur dit l'empereur ANTONIN, son père, permettez qu'il soit homme. Croyez-vous que le philosophe et l'empereur aient renoncé à l'humanité ?”

ALPHONSE V, roi de Sicile et d'Arragon, allait souvent dans les rues à pied, sans être accompagné. Ses courtisans lui exposèrent que sa sûreté exigeait qu'il se fît suivre par ses gardes, ainsi qu'en usent tous les princes. “ C'est aux tyrans, dit-il, à marcher accompagnés de satellites : mes gardes sont ma propre conscience et l'amour de mes sujets.” Les habits que portait cet excellent prince ne le distinguaient pas des hommes ordinaires. Comme on lui représentait qu'il fallait soutenir la majesté royale, “ Ce n'est point, répondit-il, la pourpre ni l'éclat des diamans qui doivent distinguer un roi, mais la sagesse et la vertu.”

RICHARD II, roi d'Angleterre, eut de beaux momens dans sa vie. Au commencement de son règne, il y eut à Londres un soulèvement violent, où un forgeron, nommé WAT-TYLER était à la tête des rebelles. Il traite d'égal à égal avec le roi, ou plutôt il traite de maître, étant supérieur en forces ; et les propositions que fait le roi ne lui plaisant pas, il tire son poignard pour l'en frapper. Témoin de cette insolence, WALWORTH, maire de Londres, se jette au-devant du roi et renverse Wat-Tyler d'un coup de massue. Les autres personnes de la suite du roi achèvent d'assommer le chef rebelle : aussitôt les insurgés criant *Wat-Tyler et vengeance*, bandent leurs arcs et saisissent leurs flèches ; la troupe du roi, toute faible qu'elle est, se prépare au combat : le roi la retient, et s'avance seul vers les rebelles : “ Mes amis, leur dit-il, Wat-Tyler est mort ; vous n'aurez plus désormais d'autre chef que votre roi.” Les parjures le suivent, changés par ce seul mot. KNOLLES, un de ses généraux, arrive à son secours avec ce qu'il avait pu rassembler de troupes, et demande la permission de charger les rebelles. “ Des rebelles ! dit le roi, il n'y en a plus ; vous ne voyez ici que mes sujets et mes enfans.” Richard avait alors seize ans.

M. de SAINT-FOIX, dans ses *Essais historiques sur Paris*, raconte l'anecdote suivante sur le couvent des Chartreux.

“ SAINT LOUIS fut si édifié au rédit qu'on lui faisait de la vie



austère et silencieuse des disciples de Saint Bruno, qu'il en fit venir six, et leur donna une maison avec des jardins et des vignes, au village de Gentilly. Ces religieux voyaient de leurs fenêtres le palais *Vauvert*, bâti par le roi ROBERT, abandonné de ses successeurs, et dont on pouvait faire un monastère commode et agréable par la proximité de Paris. Le hasard voulut que des esprits ou revenans s'avisèrent de s'emparer du vieux château; on y entendait des hurlemens affreux; on y voyait des spectres traînant des chaînes, et entr'autres, un monstre *vert*, avec une grande barbe blanche, moitié homme et moitié serpent, armé d'une grosse massue, et qui semblait toujours prêt à s'élançer la nuit sur les passans. Que faire d'un pareil château? Les chartreux le demandèrent à St. Louis; il le leur donna avec toutes les appartenances et dépendances. Les *revenans* n'y revinrent plus. Le nom d'*Enfer* resta seulement à la rue, en mémoire de tout le tapage que les diables y avaient fait."

Pendant les horreurs de la guerre des Hussites, PROCOPE LE RASE; successeur de Ziska, vient assiéger la fameuse forteresse de Kaméuit, sur les frontières de la Moravie. Le gouverneur venait de mourir; sa fille, AGNES, âgée de seize ans, s'était engagée à défendre la place jusqu'à l'extrémité. Elle répondit à la sommation que lui fit Procope: "Je ne suis qu'une jeune fille faible; mais j'ai pourtant assez de cœur pour ne pas m'alarmer de votre proposition, ou pour ne pas céder ma place sans une vigoureuse résistance." En effet, cette héroïne combattit avec un courage incroyable; elle vit de sang froid ses remparts écroulés, ses maisons en cendre, les trois quarts de sa garnison massacrés: ce ne fut que pour en conserver les malheureux restes, que sur la brèche même, elle consentit à une capitulation honorable.

Un jour que la duchesse de Brunswick était à Potsdam, FREDERIC II fit présent au comte de SHWERIN, son grand écuyer, d'une tabatière d'or, dans le couvercle de laquelle était peint un âne. Le comte n'eut pas plutôt quitté le roi, qu'il envoya son valet de chambre à Berlin, fit ôter l'âne, et mettre le portrait du roi à la place. Le lendemain à diner, le comte affecta de mettre la tabatière sur la table. Le roi, qui voulait amuser la duchesse aux dépens du grand écuyer, parle de la boîte qu'il a donnée à ce dernier; la duchesse demande à la voir; on la lui passe, elle l'ouvre, et s'écrie. "Parfait, tout-à-fait ressemblant! en vérité, mon frère, voilà un des meilleurs portraits que j'aie vus de vous." Frédéric était embarrassé; il trouvait la plaisanterie un peu forte. La duchesse passe la boîte à son voisin, qui fait la même exclamation. La boîte fait ainsi le tour de la table, et chacun se récrie sur la ressemblance. Le roi ne savait que penser de cette scène, lors-

qu'enfin la boîte lui parvint : il reconnut le tour, et il ne put s'empêcher de rire.

A la bataille de Kesselsdorf, Frédéric étant près de Meissen, entendit une forte canonnade. Il fut très inquiet, et il attendait avec impatience qu'on lui apprît l'issue de cette affaire. Le vieux DESSAU, qui était alors un peu piqué contre le roi, voulut se venger par une plaisanterie. Il choisit, pour lui annoncer la victoire, un officier extrêmement simple et borné, qu'il instruisit de la manière dont il devait parler au roi, et auquel il persuada qu'il était de la dernière conséquence de ne pas ajouter un mot de lui-même. L'officier arrive ; on l'annonce au roi, qui mourait d'impatience et d'angoisse. Dès que Frédéric le voit, il lui crie : Eh bien ! eh bien, qu'est-ce que c'est ! qu'est-ce qu'il y a ? Ah ! sire, dit le benêt tout essoufflé, ah ! sire, quelle canonnade ! c'était affreux !—Eh bien ! qu'a fait le prince ? dites donc, dites donc.—Ah ! sire, quel tapage ! . . . pouf ! pouf ! la canonnade ne discontinuait pas.—Mais, morbleu, avons-nous gagné ? avons-nous perdu ? que s'est-il passé ?” A toutes ces questions le roi ne tira d'autre réponse que, Ah ! sire ! pouf ! pouf ! et toujours pouf ! C'était une vraie comédie. Le roi, en racontant cela, disait : “ Je donnais au diable l'officier et le prince, lorsqu'un homme plus raisonnable vint m'annoncer le gain de la bataille, et m'en donner des détails.”

Un paysan et sa femme présentèrent un jour un placet à Frédéric II. Le roi s'informa de l'affaire ; ensuite il leur dit : “ Il faut vous adresser à la chambre.—Nous y avons déjà été, répondit le paysan.—En ce cas, répliqua le roi, je ne peux plus rien faire pour vous.—“ Viens, dit alors le paysan à sa femme ; ne vois-tu pas qu'il s'entend avec la chambre ?” Le roi rit de bon cœur de cette naïve saillie, et prit le placet.

La reine, épouse de GEORGE II, roi d'Angleterre, dit un jour à WHISTON\* : “ On rapporte que vous avez le talent de découvrir les défauts des gens et de les leur faire connaître : or, comme chacun a ses défauts particuliers, et que personne n'en est exempt, je serais bien aise de savoir quels sont ceux que vous avez remarqués en moi. Whiston aurait désiré pouvoir éluder la question, mais la reine voulait qu'on lui répondît *ad rem*. “ Eh bien donc, Madame, dit Whiston, on vous reproche de parler au roi, dans l'église, au lieu d'être attentive au service divin. Je crois, répliqua sa majesté, qu'il y a quelque chose de vrai dans ce que vous dites ; mais maintenant dites-moi quel est mon second défaut.—Non, Madame, répartit le vieux censeur ; je ne vous parlerai d'un second défaut, que quand je vous aurai vue corrigée du premier.”

\* Célèbre Philosophe et Théologien Anglais.

## V A R I É T É S .

**ANTIQUITE'S.**—On lit dans une lettre datée de Naples le 29 décembre 1841 : “ On a découvert dans ce voisinage les ruines de ce qui paraît avoir été une grande maison de campagne romaine, avec ses dépendances. Le site est à l'extrémité de la montagne de Posillipo, au détour d'un sentier ou chemin, d'où l'on commence à avoir pleinement la vue sur Ischia et les autres îles pittoresques de la baie de Naples. On dit que ces restes consistent en théâtres, amphithéâtres, et autres bâtimens, avec une grande variété d'ornemens d'architecture, tels que colonnes, corniches, &c. Quelques unes des chambres sont décorées de peintures, et l'on y trouve aussi des restes de statues. La profondeur à laquelle on a trouvé ces objets n'est que de deux pieds au-dessous de la surface du sol, maintenant occupé par des vignobles. Un architecte a sur le lieu une petite maison de campagne. Toutes les fois qu'il fait une excavation, il découvre, dit-on, des bâtimens si bien préservés, qu'avec un peu de réparation, ils pourraient être employés aux usages auxquels ils ont été destinés primitivement. Les antiquaires ont donné à ces *avanzi* le nom de maison de campagne (*villa*) de Lucullus.”

**Mouvement Perpétuel.** Le *Whig* d'Yasoo (Missouri) dit que le Dr. C. C. ELDAY, de cet endroit, est parti dernièrement pour Washington, afin d'y obtenir un brevet d'invention, ou lettres-patentes pour la découverte du mouvement perpétuel, cherché en vain depuis si longtems. Il a construit une machine qui est mue par l'air condensé, (et qui condense elle-même l'air par lequel elle est poussée), et qui produira une puissance motrice pour toute espèce de machines. D'après la description qui est donnée de cette invention, le *Whig* pense qu'avant qu'il soit deux ans, elle remplacera la vapeur pour les plus grands vaisseaux, et mettra ainsi fin au danger d'être ébouillanté à mort, ou brûlé durant le sommeil.

**Commerce des Bois.**—Nous apprenons de source à peu près certaine, que la quantité de pin rouge coupée durant cette saison excédera d'environ un cinquième ce qui en a été coupé l'année dernière, et que la quantité de pin blanc sera moindre d'un tiers. D'après la quantité restée à Québec, l'automne dernier, après la clôture de la navigation, il est probable que le pin rouge obtiendra un bon prix ; tandis que l'estime que l'on fait de notre pin blanc dans les marchés de l'Angleterre, et les divers usages auxquels il est employé, en doivent assurer le facile débit.—*Bytown Gazette.*

**Les Sauvages.**—C'est le bruit courant, dans les états de l'ouest, que les Sauvages qu'on a fait émigrer des Etats-Unis proprement dits, à l'ouest du Mississipi, sont sur le point de former une grande confédération, ou de se réunir en un seul corps de nation, dans des

intentions hostiles. Le *Missouri Reporter* dit qu'ils devaient prochainement tenir un grand conseil, sur le terrain de conseil des Chéroquis. On rapporte aussi que le ministre britannique à Washington, a eu une entrevue avec le fameux John Ross, chef des Chéroquis, lorsqu'il se trouvait dans cette ville, il y a quelque tems.—*Journal Américain.*

*Incendie du Collège de Jefferson.*—Ce superbe édifice, (le plus beau de la Louisiane), a été détruit par le feu. Il y avait dans ce collège une belle bibliothèque de 7000 volumes, qui avaient coûté 8710 piastres ; un laboratoire chimique, valant 1600 piastres ; des instrumens de mathématiques, et une grande quantité de meubles et effets, qui ont presque tous été la proie des flammes. Le bâtiment et ce qu'il contenait avaient coûté, suivant le dernier rapport des syndics, 152,398 piastres : le bâtiment était assuré pour 62,000.

L'institution était dans un état très florissant : elle était riche-ment dotée et pouvait être regardée comme la première de tout le sud-ouest.

*Legs acceptable.*—Un monsieur du nom de *BUSSEY*, a laissé par son testament, un legs de 350,000 piastres à l'université d'Harvard. La moitié du produit de cette somme est destinée au maintien de professeurs, &c., pour l'enseignement des sciences physiques.

*Explosion de deux bateaux à vapeur.*—Le 19 février, pendant que le *Mohican* remorquait le navire anglais *Edward Thorn*, dans les passes de la Balize à la Nouvelle-Orléans, les bouilloires éclatèrent avec une horrible explosion. On évaluait à 12 ou 14 morts et autant de blessés, les victimes de ce désastre.

Le 23 février, les bouilloires du vaisseau à vapeur *Star* ont éclaté par manque d'eau, à 15 milles au-dessus de Tuscaloosa. Quinze personnes ont été tuées, et plusieurs autres dangereusement blessées.

*Poison.*—Le *Knoxville Post* (dans le Tennessee), rapporte le cas singulier d'un homme et de ses deux fils, qui se sont trouvés empoisonnés (ou asphyxiés), pour avoir respiré la fumée de charbon de terre dans une mine. Les deux fils perdirent la raison, tombèrent à terre et éprouvèrent de violentes convulsions. Leurs langues s'enflèrent et s'allongèrent de manière à ne pouvoir plus être contenues dans leurs bouches ; leurs yeux semblèrent sortir de leurs orbites, et demeurèrent pendant un temps fixes et immobiles. Bientôt toutes les jointures du système se roidirent et restèrent sans mouvement. Ils furent ramenés à la vie par l'effet d'un traitement convenable, après avoir souffert et avoir été sans parole pendant douze heures.

*Terrible Epidémie.*—Une épidémie terrible règne en ce moment, à Tecumseh, dans le territoire de Michigan. Elle s'annonce

par des maux de tête, et enlève ses victimes dans l'espace de quelques heures, après qu'elle a commencé à se faire sentir.—*Albany Atlas.*

*Horrible Tragédie.*—Nous avons, dit le *Madison Inquirer*, un devoir bien pénible à remplir, celui d'annoncer la mort de l'honorable Charles C. P. ARNDT, membre du conseil, du comté de Brown (dans le territoire de l'Ouisconsin,) qui a été tué dans la chambre du conseil, par J. R. VINEYARD, membre du comté de Grant, hier aussitôt après l'ajournement. Par ce fatal accident, le conseil a été privé d'un de ses membres les plus éminents, et la société d'un citoyen qui en faisait l'ornement. La mort fatale de Mr. Arndt laisse dans la désolation un père âgé, une mère, une épouse et plusieurs enfans.

*Une séance sénatoriale.*—Samedi, 12 M. . . . Troisième lecture de la taxe des moulins; Mr. STARR parlant; 32 membres dans la chambre; 4 paires de bottes étendues sur les tables; 12 membres écrivant des lettres; 6 lisant des gazettes; 10 badinant l'un avec l'autre; 3 dormant; 1 écoutant attentivement; le président (*speaker*) faisant *pro tempore* un tour dans le parc; les greffiers sommeillant; les portiers veillant pour l'appel de la chambre.

*Théâtre de St. Charles.*—Ce grand et superbe édifice, un des plus beaux ornemens de la Nouvelle-Orléans, vient d'être la proie d'un incendie. On pourra juger de la valeur de ce bâtiment, quand on saura qu'il était hypothéqué à une des banques de la ville, pour la somme de 200,000 piastres, et que cette banque ne l'ayant assuré que pour la somme de 65,000 piastres, estime sa perte à plus de 300,000. Un Mr. Browne y a perdu une garde-robe de la valeur de 5,000 piastres, et l'on estime à 70,000 piastres la perte occasionnée à un Mr. CALDWELL, par la destruction des décorations, meubles, grande-robe, &c., du théâtre. La perte de Mr. Browne est irréparable, disent les journaux de la Nouvelle-Orléans; mais il reste à Mr. Caldwell des moyens pour rebâtir, au moins, l'édifice incendié; et c'est ce qu'il se propose d'entreprendre sans délai.

---

## NOUVELLES ÉTRANGÈRES.

EN fait de nouvelles, l'Europe n'offre rien de bien important, si ce n'est, en Portugal, une insurrection partielle, qui a amené un changement de ministère et le rétablissement de la constitution de don PEDRO; et dans les Iles Ionniennes, une émeute, qui a été occasionnée, dit-on, par les prédications d'un missionnaire protestant, et a coûté la vie à un nombre de soldats et de citoyens.

On parlait d'une bataille livrée entre les Russes et les Circassiens, dans laquelle les premiers auraient été défaits avec une perte considérable; mais cette nouvelle, ou cette rumeur, paraissait demander confirmation.

<sup>A</sup> En Afrique, **ABD-EL-KADER**, cet implacable ennemi de la domination française, avait été de nouveau battu, et contraint de se réfugier sur les territoires de l'empereur de Maroc.

Dans l'île de Luzon, une insurrection des aborigènes contre les Espagnols, au sujet des taxes, paraissait être, aux dernières dates, à peu près réprimée.

Dans l'empire de la Chine, les Anglais avaient repris la ville de T'inghaé, capitale d'une des îles de Chusan, et paraissaient vouloir s'y maintenir ; mais il n'y avait pas d'apparence qu'ils pussent faire de grands exploits avant d'avoir reçu des renforts considérables, et l'état des affaires dans les Indes ne devait pas leur permettre d'en espérer promptement.

Outre l'insurrection de l'Afghanistan et du Caboul, ou de la guerre avec ces pays, il y avait quelque apparence que la compagnie des Indes allait avoir sur les bras, le roi ou empereur de Birma, **THARAWADDI**, qui faisait des démonstrations hostiles, à la tête de 100,000 hommes, ou plus. Quelques uns pensaient que Tharawaddi se portait de lui-même à attaquer les Anglais, pour essayer de recouvrer les provinces qu'il a perdues dans sa première guerre contre eux ; et d'autres, qu'il le faisait à la sollicitation de l'empereur de la Chine. Au reste, les démonstrations hostiles des Birmanes ne sont pas un fait bien authentique, et il pourrait y avoir de l'exagération dans le récit des désastres qu'on dit être arrivés à quelques détachemens des troupes de la compagnie.

Le gouvernement du Mexique s'est enfin trouvé en état de faire marcher une armée de 10 ou 12,000 hommes contre sa province révoltée de Texas, pour en recouvrer la possession.

Le paragraphe suivant est transcrit du *Courier des Etats-Unis* du 12.

“ **PEROU et BOLIVIE.** Les journaux de Valparaiso nous avaient annoncé que le vice-président de la Bolivie, le général **BALLIVIAN**, ayant appris que le territoire de la république était envahi par le général **GAMMARA**, s'était porté au-devant de l'armée ennemie. Nous apprenons aujourd'hui, par la voie de la Jamaïque, que Ballivian a remporté une victoire complète. Les troupes de Gamarra étaient fortes de 4,000 hommes, et il a suffi d'une demi-heure pour en tuer 3,000. L'armée bolivienne n'a perdu que 150 hommes. Ce qu'il y a d'important surtout, c'est que le général Gamarra, le tyrannique dictateur du Pérou, et l'ennemi acharné de la Bolivie, est demeuré sur le champ de bataille.”

Le Brésil est tranquille, et heureux en apparence, sous son jeune empereur ; mais les républiques voisines de Buénos-Ayres et de Monté-Video ne le sont pas ; ou elles ont guerre entr'elles, ou elles sont troublées par des divisions intestines, des révoltes et des guerres civiles.

## BIBLIOGRAPHIE.

Il s'est publié assez de livres et de brochures, depuis quelque temps, dans cette province, pour nous fournir la matière d'un assez long article bibliographique, si le temps et l'espace ne nous manquaient pas également. Nous devons, pour cette fois, nous contenter de donner les titres de ces ouvrages, remettant à en parler plus au long, dans nos prochains numéros, lorsque nous aurons eu le temps de les examiner assez pour en porter un jugement aussi exact, s'il est possible, qu'il sera toujours impartial.

Le premier, dans l'ordre chronologique, des ouvrages dont nous parlons, est un "PRECIS DE DIVERSES ORDONNANCES ET STATUTS, rédigé par GODEFROY CHAGNON, Ecuyer, Notaire, de L'Assomption. C'est un volume de 108 pages, in-12. Prix, 1s. 6d.

Le second est une "ANALYSE de l'ORDONNANCE du CONSEIL SPECIAL sur les BUREAUX d'HYPOTHEQUES, suivi du texte anglais et français de l'Ordonnance; des Lois relatives à la création des ci-devant Bureaux de Comtés, et de la Loi des Lettres de Ratification. Par L. H. LAFONTAINE, Avocat." C'est un volume in-8vo de 240 pages: le prix en est de 10s.

Un troisième (que nous n'avons pas vu,) a pour titre: "ANALYSE et OBSERVATIONS, sur les Droits relatifs aux EVEQUES de QUEBEC et de MONTREAL, et au CLERGE' du Canada. Par CHARLES TETU, Ecr., Notaire, &c." Un volume in-8vo de 240 pages. Prix, 5s.

Puis vient une brochure de 34 pages in-8vo, sortie de l'imprimerie de Mr. LOUIS PERRAULT, Rue Ste. Thérèse, et intitulée: "RAPPORT sur l'Etat de l'ADMINISTRATION de la JUSTICE."

Nous ne saurions dire combien se vend cette brochure, ni même si elle est à vendre.

MM. ARMOUR & RAMSAY ont publié, au commencement de ce mois, un petit livre intitulé: *A Few Remarks on Whist*. Nous n'avons pas vu ce petit ouvrage, mais nous savons par l'annonce, qu'il se vend 30 sols.

Outre ces ouvrages, tout récemment publiés, nous apprenons que JEAN B. MEILLEUR, Ecr. M. D., a sous presse, (pour paraître très prochainement,) à l'imprimerie de Mr. JOHN LOVELL, Rue St. Nicholas, la seconde édition corrigée et augmentée d'un ouvrage intitulé: "A TREATISE of the PRONOUNCIATION of the FRENCH LANGUAGE, or a SYNOPSIS of RULES for pronouncing the French Language, with practical irregularities, exemplified."

Nous aurons aussi à parler, dans un prochain numéro, de l'ouvrage important sur les Lois, leur origine, &c. dont N. B. DOUCET, Ecr. Notaire, a commencé la publication, en anglais, pour en donner ensuite, nous dit-on, une édition en langue française.

Si des livres nous passons aux journaux, nous avons le *People's Magazine and Working-Man Guardian*, "dont le 1er No. dit le *Canadien*, de Québec, vient de sortir de la presse de M. M. AUBIN et ROWEN, sous la direction de M. R. M. MOORE." Ici, Mr. J. J. WILLIAMS, imprimeur, Rue St. Paul, annonce pour le 1er Mai prochain, la publication, en langue française, d'une Gazette qui sera intitulée : "*Le Journal du Peuple*." Mr. R. CAMPBELL, imprimeur, annonce aussi pour le 6 Mai, une nouvelle Gazette, sous le titre de *Royal Standard*.

## PETITE CHRONIQUE CANADIENNE.

### FAITS DIVERS, INCIDENTS ET ACCIDENS.

*Quelque chose de nouveau sous le soleil du Canada.*—Le 25 février, dit le *Quebec Mercury* du 1er du courant, un papillon a été pris vivant par Mr. G. HARRIGAN, de cette ville. Le petit voltigeur nous a été montré samedi ; mais le changement de température l'a affecté, et il était mourant, ou retombait dans un état de torpeur.

*Mortalité.*—Nous avons rarement eu occasion de faire mention d'un exemple de mortalité plus triste que le suivant, qui a eu lieu dans la famille de Mr. Andrew HENDRICKSON, du township de Hinchinbrook. Le 14 février, trois de ses fils moururent dans l'espace de douze heures. Le 15, un autre mourut, et peu après un cinquième ; de sorte que dans le cours d'une semaine, cinq de ses fils, dont l'âge variait de seize à cinq ans, sont descendus dans la tombe. Une fille est aussi morte depuis. Notre correspondant ne fait pas mention de la nature de la maladie qui s'est terminée d'une manière si fatale. D'après les avis que nous recevons des différentes parties du pays, les maladies y sont plus fréquentes que de coutume, surtout parmi les enfans ; et nous sommes fâchés d'avoir à ajouter que la mortalité n'a pas diminué dans cette ville d'une manière sensible, depuis que nous avons fait allusion au sujet.—*Transcript du 23.*

La maladie a été plus fréquente que de coutume, et presque épidémique, cet hiver, tant dans cette ville que dans les différentes parties du district ; mais elle n'a pas été la même partout ; à Ste. Thérèse, par exemple, c'était, si nous ne nous trompons pas, une espèce de fièvre scarlatine ou pourprée ; à Berthier, c'était l'érysipèle : on y a vu mourir en trois ou quatre jours, de cette dernière maladie, nous a-t-on dit, des jeunes gens qui avaient toujours joui d'une santé robuste.

*Travaux publics.*—Lundi dernier, 14 de ce mois, un nombre d'hommes ont été mis à l'ouvrage, au Long-Sault, sur le St. Laurent, où Mr. James HARRVEY, a pris le contrat ; de sorte que l'exé-



cution de cette grande entreprise provinciale est maintenant en train d'avancer.—*Cornwall Observer*,

*Accident déplorable.*—C'est avec un profond regret que nous avons entendu parler d'un fatal accident qu'on dit être arrivé à un nombre de journaliers. On rapporte qu'un nombre d'hommes engagés pour aller à Cornwall, afin d'y travailler au Canal, s'étant trouvés mécontents de leur marché, se déterminèrent à revenir à Montréal; comme ils traversaient un des lacs, la glace se rompit, dit-on, sous leurs pieds, et douze ou quatorze de ces malheureux se noyèrent.—*Messenger*.

*Incendies.*—Il y a eu deux incendies dernièrement à Québec; dans le dernier un homme a perdu la vie, et il a été détruit des propriétés qui étaient assurées pour une somme excédant £5000.

*Baie d'Hudson.*—Comme les canots de la Baie d'Hudson ont coutume de partir de Lachine, presque aussitôt que la navigation est ouverte et libre sur le lac St. Louis, et plus haut, et qu'il y a apparence qu'elle le sera bientôt, ceux qui ont des lettres à faire partir par cette voie, ne sauraient peut-être se trop hâter de les envoyer au Bureau de la Compagnie.

#### NAISSANCES, MARIAGES, DECES, COMMISSIONS.

**NES:** Le 28 du mois dernier, à George DESBARRATS, Ecr., de Kingston, un fils.

Aux Trois-Rivières, le 4, à L. F. BERTHELOT, Ecr. un fils.

A Québec, le 20 à l'Hon. F. W. PRIMEROSE, une fille.

Le même jour, à l'Hon. W. H. KILLALY, de Kingston, un fils.

A St. Eustache, le 23, à J. LEFEBVRE DE BELLEFEUILLE, Ecr. une fille.

**MARIÉ:** A Kingsey, le 7, Mr. George SMITH de la Pointe Lévy, à Dlle. ELISE, fille de Wm. STUART, Ecuyer.

**DECEDES:** A Montréal, le 4, Antoine Achille Oscar, enfant de Mr. A. GAUTHIER, N. P., âgé de 9 mois.

A l'Ancienne Lorette, le 2, Dlle. M. Angélique FORTIER, âgée de 90 ans.

A Québec, le 5, Thomas WILLAN, Ecr. Avocat, et Greffier de la Couronne pour le district.

A la Rivière du Loup, comté de Rimouski, à l'âge de 24 ans, Malcolm FRASER, Ecr., Seigneur du lieu.

A Toronto, le 18, l'Hon. Alexander McDONELL, âgé de 80 ans.

Le même jour à Montréal, chez son oncle, P. LACOMBE, Ecr. N. P., Dlle. JULIE MORRISON, fille de son Charles MORRISON, Ecr. de Berthier.

A Québec, le 20, Dame Ann BLACK, épouse de Thomas C. LEE, Ecr., âgée de 19 ans.

A Montréal, le 23, JAMES, enfant de Wm. MOLSON, Ecr., âgé de 19 jours.

Au même lieu, le 24, James STROTHER, Ecr., âgé de 76 ans.

Au même lieu, le 27, Dame Amable ECKHART, épouse de Mr. J. S. KOLLMYER.

**COMMISSIONNES:** Charles Richard OGDEN, Ecr., Procureur-général, et Charles Dewey DAY, Ecr., Solliciteur-général, pour cette partie de la Province ci-devant appelée Bas-Canada: Alexander BUCHANAN, Ecr. un des conseillers en loi de S. M., et Hugues HENRY et Gustavus WIKSTEAD, Commissaires pour examiner et reviser les Statuts et Ordonnances faits pour le Bas-Canada, &c.